ACTUALITÉ /
Les armes de la pédagogie et de l'histoire J.-O. David et M. Kabanda

CULTURE /
« En Thérapie » avec Olivier Nakache et Eric Toledano

VIE JEM/
Jeunesse : demandez le programme !

TRIMESTRIEL • 10 €

N°3

DÉCEMBRE 2020 / KISLEV 5781

Chema

JEM LE MAG

DOSSIER THÉMATIQUE /

JEUNESSE ET TRANSMISSION

LE VINGT SIX 26

fsju auif

Votre cœur a toujours raison

Transmettre c'est agir

Faire un legs au FSJU c'est faire vivre une histoire, inscrire un nom dans un grand dessein général, exprimer son sens des responsabilités et de la solidarité, mais aussi s'assurer que les fonds serviront des causes indispensables à la pérennité du peuple juif.

Legs | Donations | Assurance-vie

Héléna Attias 01 42 17 10 55 - h.attias@fsju.org

39 rue Broca - 75005 Paris

ÉDITO

RICHARD METZGER,
administrateur de JEM

CHERS AMIS,

La transmission est une des valeurs fondamentales du Judaïsme. Transmettre, de génération en génération, nos coutumes, nos rites, nos valeurs spirituelles, morales, notre musique, et même notre cuisine, nous singularise.

Ne dit-on pas qu'est juif celui dont les petits enfants sont juifs ?

De nombreux livres, articles, conférences, ont eu ce thème comme sujet. Pour n'en citer qu'un, relisez le livre de notre ami et regretté Michaël Bar Zvi Pour une politique de la transmission (2016 - Editions les Provinciales).

Pour illustrer cette notion, nous parlerons ici beaucoup de jeunesse et, une fois n'est pas coutume, commençons par nous-mêmes, par ce que nous faisons au sein de notre communauté Judaïsme en Mouvement. Nous avons interviewé les 4 directeurs de notre Talmud-Torah (Ariane Bendavid, Léa Benedikt, Anne Cohen et David Dokhan) en leur demandant comment ils transmettaient nos valeurs, avec leurs 36 enseignants, aux 500 enfants qui suivent nos cours. Nous avons donné la parole à Oren Giorno, directeur de la jeunesse au sein de Judaïsme en Mouvement. Et Josée Vaisbrot, directrice de l'École Juive Moderne, créée il y a 13 ans par les communautés ULIF-Copernic, MJLF et Adath Shalom, nous expliquera comment son passé personnel et cette école assurent la transmission d'un Judaïsme moderne et ouvert à des enfants encore très jeunes.

Un face à face entre notre rabbin Yann Boissière qui insistera sur le fait que, pour la transmission, le Judaïsme fait coïncider les notions de passé et de futur, d'histoire et d'engendrement et Maud Serpin, qui accompagne de nombreuses organisations dans leur mutation, qui insistera sur l'impact des techniques modernes, comme les réseaux sociaux, sur la transmission.

Thibaut Tretout, historien, nous parlera d'un autre historien, Ernest Lavisse, et de son ambition de transmettre les valeurs de la République aux enfants d'il y a 100 ans, valeurs toujours d'actualité.

Et Jacques-Olivier David (Mémorial de la Shoah) et Marcel Kabanda (historien) reviendront sur l'enseignement de la Shoah et sur celui du génocide des Tutsi au Rwanda.

Comme toujours, nous aborderons d'autres sujets dans ce nouveau numéro de Chema, dont un très beau tableau établi par Tamia Menez-B'chiri, de Ruth Bader Ginsburg, Juge à la Cour Suprême des États-Unis. Et un hommage sera rendu par Anna Klarsfeld et Anna Gourdikian au Grand Rabbin du Royaume-Uni, professeur et Lord, Jonathan Sachs, sous forme d'étude de la paracha lue la semaine de son décès. Ces deux immenses personnalités nous ont quittés il y a quelques semaines.

Et d'autres interviews comme cellles de Liliane Vana (l'avenir de l'abattage rituel), de Robert Ley (qui a quitté la présidence d'Arzenou), d'Audrey Alcabes, des réalisateurs Olivier Nakache et Eric Toledano et beaucoup d'autres agrémenteront ce numéro de Chema.

Nos rubriques habituelles, comme un carnet des livres bien fourni pour ces périodes de confinement et une vision de l'actualité mondiale, entres autres, vous accompagneront aussi dans votre lecture que nous vous souhaitons excellente.

Bonnes fêtes de 'Hanouka. Que leurs lumières nous aident à sortir de la situation inédite dans laquelle nous nous trouvons et nous permettent d'entrevoir des lendemains meilleurs. ■

Bien amicalement.

P.04 À 05
MOT DES PRÉSIDENTS

P.06 À 27
DOSSIER THEMATIQUE /
JEUNESSE & TRANSMISSION

07/ **Edito de Yaël Hirsch**, rédactrice en chef
08/ **« Permettre aux jeunes de renforcer leur identité »** Interview d'Oren Giorno
10/ **« Ces questions simples, nos enfants n'osaient pas nous les poser »** Transmission par Claudine Vegh
12/ **« Le Talmud-Torah ne doit pas s'arrêter à la bar-mitsva »** Interview croisée avec Ariane Bendavid, Léa Benedikt, Anne Cohen et David Dokhan
14/ **Le Talmud-Torah JEM** Reportage par Anne Cohen et Léa Benedikt
16/ **« Nos armes sont celles de l'histoire et la pédagogie »** Interview de Jaques-Olivier David et Marcel Kabanda
20/ **Controverse** - Le rabbin Yann Boissière versus l'entrepreneuse Maud Serpin
22/ **« Ne plus rester les bras croisés »** par Tamara Settbon
23/ **« Tu transmettras à ton prochain »,** Interview d'Audrey Alcabes
24/ **« La force de l'École Moderne Juive »,** Interview de Josée Vaisbrot
26/ **« Ruth Bader Ginsbourg, super héros, prophète et sage »** par Tamia Menez

P.28 À 33
ACTUALITE - INTERNATIONALE ET SOCIALE /

28/ **Du monde entier** - Brèves internationales
30/ **Robert Ley quitte la Présidence d'Arzenou France** Témoignage
32/ **Le retour en kiosques d'*Actualité juive*** Interview de M. Eisenberg et Y. Scemama
33/ **La Tribune de Thibaut Trétout -** La liberté en partage

P.34 À 39
VIE JUIVE /

34/ **Hala'ha : Les règles d'abattage selon le rite juif** Interview du Pr. Liliane Vana
36/ **Jonathan Sacs, Un hommage en forme d'étude** Par Anna Gourdikian et Anna Klarsfeld
38/ **La Tribune d'Emmanuel Niddam** D'Abraham à Charlie Hebdo

P.40 À 47
CULTURE /

40/ **5 oeuvres commentées de Victor Brauner** par Sophie Krebs
42/ **Carnet des livres** Interview de Pierre Savy par le Rabbin Jonas Jacquelin
44/ **Carnet culture** Rencontre avec Olivier Nakache et Eric Toledano
46/ **Cahier Tendance**

P.48 À 52
VIE JEM /

48/ Carnet des Activités JEM décembre 20 – mars 21
52/ Carnet des fêtes, bené-mitsva et décès

Ce numéro de *Chema* A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DE FONDATION MOSES MENDELSSOHN Sous l'égide de la Fondation du Judaïsme Français

Chema est une publication Judaïsme en Mouvement - **Editeur :** le 26 - 24 rue Copernic 75116 Paris - Tél. : 01 47 04 37 27 - Site internet :judaismeenmouvement.org - **Directeur de la publication :** Richard Metzger - **Comité éditorial :** Jean-François Bensahel, Gad Weil, Yaël Hirsch, Richard Metzger, Fabienne Sabban. **Rédacteur en chef :** Yaël Hirsch- **Photo couverture :** Anne Cohen - **Dessins :** Olivier Ranson - **Conception graphique- Direction artistique :** Valentine Kahn-Sriber - **Maquettiste :** Muriel Bloch-Michel - **Régie publicitaire :** Pierre Levy - Tél. : 07 85 74 44 32 - regiepub@ulif.org. **Imprimeur :** Durand Imprimeurs - Parc d'activité des hautes falaises - 1 rue Emile Durand - 76400 Fécamp - Tel 02 35 10 3737 - **ISSN en cours** - Dépôt légal décembre 2020

Remerciements à nos partenaires : Casip, FSJU, Lamartine, Prévention sécuritaire, Warga.

Manuel Lagos Cid

JEAN-FRANÇOIS BENSAHEL ET GAD WEIL

Présidents de JEM

« POUR TOUTE HUMANITÉ, AU FOND, ENSEIGNER C'EST S'ENSEIGNER. »

Charles Péguy

CHERS AMIS,

Celui qui a fait de longs voyages puis s'en est revenu dans sa chère patrie ne peut qu'être frappé par le fait que la France a renoncé à transmettre. Comme si elle ne voulait pas avoir de passé dont elle soit fière et qui vive en elle.

Prenez du temps et promenez-vous en Italie, au Japon, au Mexique, en Ecosse, pour ne citer que quelques pays où nous avons séjourné, et vous serez frappés par la façon dont chacun de ces pays a conservé sur tout son territoire des traditions artistiques, gastronomiques, ludiques, collectives, agricoles…, célébrées par tous lors de cérémonies : cérémonies du thé au Japon, concerts de mariachis improvisés le dimanche au Mexique, rassemblements de joueurs de cornemuse en Ecosse, architectures entretenues et festivités pour célébrer les anciennes guildes dans de si nombreuses villes en Italie. Territoires vivants, dans lesquels le sang des générations passées continue à couler dans celui des générations actuelles et qui se sentent des obligations à leur tour vis-à-vis des générations suivantes. Tous, quelles que soient leurs conditions sociales, se retrouvent soudés par la répétition de gestes immémoriaux, de goûts et de saveurs ancestraux, de tableaux et de sculptures multiséculairement choyés et contemplés. Le peuple vit, respire, est heureux, comme dans des tableaux de Bruegel ; il répète les mêmes gestes, rites vivants et partagés, le peuple, c'est-à-dire, tout le monde, élites comprises. Pas besoin de roman national à inventer, l'histoire déroule son cours sans effort. Dans ces pays, les citoyens se savent naturellement pris dans une même histoire et reconnaissants à leur tour de pouvoir lui offrir leur concours pour en entretenir la puissance.

Hélas rien de tout cela dans notre cher pays. Construit au forceps par l'État royal, puis par tout le jacobinisme moderne pour faire rentrer des provinces et des langues dans le seul moule de la langue française et de la raison, il a connu un effacement implacable des singularités.

Dans l'histoire moderne, les cobayes de cette politique ont été …les Juifs ! C'est ce que Pierre Birnbaum a magistralement démontré dans « Est-il des moyens de rendre les Juifs plus utiles et plus heureux ? ». L'Abbé Grégoire, que l'on présente comme le grand émancipateur qu'il a été, avec d'autres, voulait surtout les utiliser pour montrer qu'il était possible de faire renoncer un peuple à toutes ses coutumes, langues, traditions, et mœurs en le transformant en simples citoyens dont la raison serait la seule raison d'être. C'est le sens de la formule du Comte de Clermont-Tonnerre prononcée à l'Assemblée Nationale en décembre 1789 : « Il faut tout refuser aux Juifs comme nation et tout accorder aux Juifs comme individus ». Pour l'Abbé Grégoire, si son expérience réussissait avec les Juifs, elle réussirait alors nécessairement avec les autres petites patries dont il souhaitait ardemment la disparition des langues.

Déesse raison quand tu nous tiens, quelles belles œuvres tu enfantes ! Cette France tant adhérente à son État en avait tant besoin pour vivre, pour exister et se projeter dans l'avenir. Que nous avons été heureux, nous Juifs, d'être uniquement connus et reconnus pour nos seuls talents personnels ! Le culte de la France, le culte de l'État, le culte de la raison et de sa traduction empirique en méritocratie, c'était une seule et même chose. Il nous fallait transmettre cet amour de la raison incarnée dans l'école émancipatrice, culte laïc des études, et nous l'avons si hautement fait. Immense et auguste conquête. Sans elle, ni de Blum, ni de Mandel, ni de Mendès-France pour ne citer que quelques exemples publics passés.

Mais ceci n'a pu réussir qu'avec un État fort, impérieux, efficace, organisateur, visionnaire, patronnant, tutélaire, soumettant le réel, domptant les libertés individuelles, dont tous transmettaient les valeurs et communiaient avec la République qui seule sauve.

Ce n'est plus le cas aujourd'hui. L'État est à la peine. Coincé entre des organisations internationales, et d'abord européennes, et des collectivités locales, il est l'albatros du poème, il ne sait plus très bien marcher. Plus encore, la complication objective du réel, qui lui échappe de plus en plus, en affaiblit le lustre. Lutter contre le Covid a montré ses limites patentes, malgré ses bonnes intentions, à la différence d'autres pays qui ont su efficacement relever le défi. Les territoires de la République perdus au profit du non-droit, de la violence ou de l'islamisme se comptent par centaines. La loi républicaine n'y est plus appliquée. Cette désagrégation civile, politique, sociale n'est pas d'aujourd'hui et vient de loin. Nous avons préféré nous aveugler, trouver même cela inévitable ou convenable, vivre, chacun avec ses œillères, dans l'instantané, seuls,

individus glorieux mais désenchantés qui n'ont plus rien de commun à revendiquer, et qui conviennent de moins en moins entre eux. Dès lors, aboutissement à la cohérence parfaite, il n'y a plus rien à transmettre, l'enseignement d'un certain nombre de matières à l'école n'est plus possible ; un professeur vient d'être assassiné par l'internationale islamiste, Samuel Paty (z''l), et d'autres sont maintenant menacés.

Voilà ce qu'écrivait le grand Charles Péguy le 11 octobre 1904 dans les *Cahiers de la Quinzaine* :

« Quand une société ne peut plus enseigner, ce n'est point qu'elle manque d'un appareil ou d'une industrie ; quand une société ne peut pas enseigner, c'est que cette société ne peut pas s'enseigner, c'est qu'elle a honte, c'est qu'elle a peur de s'enseigner elle-même ; pour toute humanité, au fond, enseigner c'est s'enseigner ; une société qui n'enseigne pas est une société qui ne s'aime pas ; qui ne s'estime pas ».

Seul au cours de cette histoire au moins un groupe humain n'a pas renoncé : ce sont les Juifs. Ils ont continué à s'enseigner, à se transmettre, à transmettre une histoire qui est la leur. Cela a été le secret de leur longévité : si nous n'avions pas transmis cette histoire si singulière, mais qui n'est pas qu'une histoire de particularismes, mais aussi une histoire de la justice et de l'hospitalité, une promesse de la non-violence, nous ne serions plus là. Nous avons su conjuguer un attachement républicain vibrant et un attachement fervent à l'histoire et à la tradition juives. Car n'y a pas de peuple sans transmission. Ni de peuple juif ni de peuple français. Ni aucun autre.

Voilà ce que nous pouvons offrir au reste du pays : un exemple vivant d'une transmission heureuse et de la perpétuation paisible de soi. Quoi qu'il en ait coûté.

L'abbé Grégoire a donc réussi et échoué. Et c'est bien ainsi.

Mais les Juifs ne sont plus des cobayes, mais sont, sans forfanterie et avec beaucoup d'humilité, un modèle pour la sortie de la grande crise française. Plus que jamais, nous devons être cette « or la goyim », cette lumière pour les nations, lumière dont 'Hanouka nous rappelle qu'elle ne peut pas s'éteindre. Si elle nous habite... ■

'hag 'hanouka samea'h

© Depositphotos

JEUNESSE & TRANSMISSION

YAËL HIRSCH,
rédactrice en chef

‘HANOUKA

C’EST LA LUMIÈRE CROISSANTE DES BOUGIES QUAND LES JOURS CONTINUENT DE FAIRE PEAU DE CHAGRIN, CE SONT LES ENFANTS QUI CHANTENT MAOZ TZOUR ET C’EST RACONTER UNE PAGE D’HISTOIRE ET L’HISTOIRE D’UN MIRACLE.

À CE MOMENT DE L’ANNÉE, LA QUESTION DE LA TRANSMISSION SE POSE, NATURELLEMENT ET AVEC CHALEUR. MAIS, NOUS L’APPRENONS EN LISANT CE DOSSIER, JAMAIS AVEC SIMPLICITÉ.

D’abord parce que comme l’historien du génocide des Tutsi Marcel Kabanda nous le dit : « La transmission se fait de toute façon ». « Quelque chose passe », nous dit le psychanalyste Emmanuel Niddam. Mais peut-on réellement maîtriser ce qui va être reçu ? Fait-on du mal en transmettant des mémoires trop lourdes ? se demande Claudine Vegh, pédopsychiatre et enfant cachée.
Même dans des conditions moins extrêmes, sait-on bien transmettre à la fois qui nous sommes et ce que nous avons appris ? Parfois, c’est peut-être en trahissant un maître pour créer sa voix que, paradoxalement, on devient le meilleur messager de ce maître. Trois artistes aussi divers qu’Henri Matisse, Georges Méliès et Henri Rouault n’étaient-ils pas tous disciples de Gustave Moreau ?

Ainsi, ce dossier s’articule autour d’un deuxième pôle : en face de cette transmission que nous interrogeons dans le judaïsme peut-être plus qu’ailleurs, il y a la jeunesse. Et quelle belle jeunesse voit-on sur les sites de *Judaïsme en Mouvement* ! Observer ces jeunes apprendre, échanger, sur l’hébreu, les fêtes, c’est d’une intensité et d’une vie folles. On s’émerveille de l’énergie et la réflexion de l’équipe qui mène le Talmud-Torah, de même que celles de Josée Vaisbrot et son équipe de l’École moderne juive qui ne cessent de repenser la pédagogie, de mieux travailler la sensibilité, l’intégration des parents, le lien, y compris à travers les outils numériques. Comme l’explique si bien Oren Giorno, cette transmission toujours renouvelée passe avant tout par un « renforcement d’identité ». La jeunesse JEM se construit avec une histoire, une culture, une éthique et une tradition juives, toujours en dialogue avec le monde. Lorsque Tamar Settbon, adjointe jeunesse JEM nous parle de son engagement pour la planète, c’est sur des bases juives, face à des enjeux qui nous concernent tous et elle nous rappelle évidemment tout ce que la jeunesse a à nous transmettre.

Journaliste, chercheuse, enseignante, je passe mes journées et mes soirées à recueillir des informations. J’ai soutenu ma thèse sur des problématiques juives et depuis je crois travailler chaque jour cette identité pour transmettre savoir, savoir-faire et valeurs. J’ai donc placé la transmission au cœur de ma vie. Bien sûr, comme mon collègue Thibaut Tretout, comme nombre d’entre nous, l’assassinat de Samuel Paty m’a fait vaciller et quand un étudiant me dit qu’on a « trop parlé de la Shoah » au nom d’une hypothétique guerre des mémoires, je me glace. Je me sens passée, dépassée, comme si le fil rouge de la transmission était coupé. Et puis, je me reprends, et je me mets à expliquer, à parler. Je recommence, nous recommençons et, heureusement, nous transmettons « de toutes façons ». Avec exactement ce que décrit Oren : un raffermissement d’identité.

Avec ce dossier « Jeunesse et transmission », je pensais aborder des questions historiques, politiques, théoriques sur les générations, les grands changements, le fonctionnement de la mémoire. D’entrée de jeu, la pédopsychiatre que je suis allée solliciter pour me parler des « jeunes » du haut de ses cinquante ans d’expérience m’a rappelé l’essentiel. Claudine Vegh, unique, perspicace, a refusé de se prêter au jeu du savoir pour me proposer une série de questions et me parler à la fois de mon fils Benjamin, qui vient de naître, et de mon père, Jean-Raphaël Hirsch, mort en 2016. Et son texte est un miracle de ‘Hanouka et un magnifique cadeau, où elle me dit combien, avec mon père, en tant qu’enfants cachés, ils se sont posé cette question de la transmission. Aurais-je pu intercepter cette transmission-là parce qu’elle était trop personnelle ? Vous en jugerez. Il faut aussi savoir prendre quelques risques pour que la transmission ait lieu « de toutes façons ».

Une belle fin d’année 2020 à toutes et tous, portez-vous bien, toujours jeunes de tant de choses à transmettre. ■

DR

DOSSIER THÉMATIQUE - INTERVIEW

RENCONTRE AVEC

OREN GIORNO

« MON OBJECTIF PRINCIPAL D'ÉDUCATEUR EST DE PERMETTRE AUX JEUNES DE RENFORCER LEUR IDENTITÉ »

Directeur Jeunesse de Judaïsme en Mouvement, *Oren Giorno crée du lien pour nos jeunes, avant et après la bat-mitsva. Envers et malgré la situation sanitaire, quitte à se poursuivre en ligne, un ambitieux programme est proposé à ces jeunes de 5 à 35 ans par Oren et ses équipes. Petit point avec cet éducateur investi et soucieux de la liberté et de l'identité de chacun, sur les richesses humaines qu'un jeune Juif moderne peut venir chercher chez JEM.*

COMMENT ÊTES-VOUS ARRIVÉ À *JUDAÏSME EN MOUVEMENT* ?

O.G. : J'ai 34 ans, je suis marié avec un enfant, diplômé d'Icart Photo et titulaire d'un Master en leadership éducationnel juif auprès de l'institut Leo Baeck de Londres. J'ai grandi dans un milieu traditionnaliste à Massy. Le choix du judaïsme libéral est venu par ma mère qui était professeure au sein du Talmud-Torah du MJLF. J'y suis entré à l'âge de 4 ans et j'ai fait ma bar-mitsva en 1999. Après,

je me suis éloigné de la communauté pendant une dizaine d'années. En 2008, je suis parti pendant un an en Israël et j'ai voulu faire mon *alya*. J'ai croisé la secrétaire générale du MJLF, Julietta Bankhalter, qui m'a demandé si je ne voulais pas m'impliquer dans la sécurité avant de partir. J'ai dit oui. Un jour un professeur manquait au Talmud-Torah et c'est comme cela que j'ai commencé à enseigner. En 2011, comme je connaissais le pays, j'ai encadré les voyages en Israël des adolescents et c'est comme cela que j'ai découvert l'animation et que j'y ai pris goût. Avec Jonathan Bouzy, le fils du Président du MJLF de l'époque, nous avons lancé un groupe de jeunes adultes. De 2009 à 2012, nous avons organisé des diners chabbatiques. À partir de 2013, je me suis concentré professionnellement sur le MJLF et j'ai proposé au Président Marc Konczaty de créer un pôle jeunesse. Nous avons eu carte blanche pour développer un programme à destination des adolescents post bar-mitsva ; nous avons aussi rassemblé les jeunes adultes avec Samuel Rousseau, Sarah Ouanhnon et Léa Jacquelin dans Yahad. Nous organisions des sorties culturelles, des cours de sport et nous avons créé ShMATES qui a réuni 60 à 90 jeunes à des dîners chabbatiques pendant quatre ans. C'est naturellement qu'après le rapprochement, je suis devenu directeur jeunesse JEM avec Marc Konczaty et Stéphane Wald, le binôme d'administrateurs.

QUELLE EST VOTRE VISION DE CE QUE JEM PEUT APPORTER À DE JEUNES JUIFS ?

O.G. : Tous sont bienvenus. Le rapprochement est une force parce que nous avons besoin d'une structure assez grande pour attirer les jeunes, loin de toute communauté, qui se posent des questions sur leur identité. JEM leur propose un lieu où ils peuvent se sentir à l'aise sans être jamais jugés. Mon objectif principal en tant qu'éducateur est de permettre aux jeunes de renforcer leur identité par le biais des valeurs JEM : ouverture, solidarité et vie juive. La force du pôle jeunesse est de casser le cliché de l'assimilation en leur permettant de faire le choix d'une identité juive qui leur corresponde. Nous proposons des programmes harmonieux, avec un équilibre entre les fêtes, des grandes conférences et des petits groupes. Il faut des temps avec les familles, mais aussi des espaces dédiés aux jeunes, qu'ils puissent créer eux-mêmes, sans formats imposés. Nous lançons par exemple « JEM prendre la parole », où des lycéens et des collégiens peuvent aborder des thématiques importantes comme la sexualité, les relations familiales, l'antisémitisme… et lancer des débats via Instagram. Ils peuvent débattre sur Zoom et organiser des rencontres avec des spécialistes.

POUVEZ-VOUS NOUS PARLER DES PROGRAMMES ?

O.G. : Nous avons ce qui existait au sein du MJLF pour les vacances : des centres aérés et colonies de vacances pour les 8-14 ans, un week-end en Europe pour les bné-mitsva et un voyage en Israël pour les 14-17 ans ; et enfin un voyage *taglit* pour les jeunes adultes avec d'autres communautés libérales. À ceci s'ajoute le programme de cours pour

« LA FORCE DU PÔLE JEUNESSE EST DE CASSER LE CLICHÉ DE L'ASSIMILATION EN PERMETTANT DE FAIRE LE CHOIX D'UNE IDENTITÉ JUIVE. »

adolescents qui a lieu sur les trois sites (Oulpan d'hébreu, pensée juive ou histoire d'Israël). Nous avons également un cursus pour donner les clés de l'animation, initier au leadership les jeunes de 15 à 17 ans. Dès que la situation sanitaire le permettra, les Éclaireurs Israélites de France vont reprendre leurs activités à Copernic. Nous reprendrons également l'Office des jeunes sous un nouveau format. La culture a la part belle dans le programme jeunesse de cette année avec le Catskills Comedy by JEM qui articule une scène de découverte de talents, des conférences et un ciné-club. Imaginée par Nathalie Serfaty, l'Ecole de la solidarité va permettre d'initier les jeunes à la *tsédaka*, notamment avec le *mitsva day* et le *beit project*, qui vont permettre de réunir des jeunes de milieux différents autour d'un projet qui les ancre dans la cité. Enfin, le Lab JEM s'articule autour de l'entreprenariat avec du *networking*, des *afterworks* et un appel à projet « JEM ta startup ».

QUELLE PLACE POUR LE NUMÉRIQUE DANS LA COHÉSION DE JEM JEUNESSE ?

O.G. : JEM jeunesse était sur Instagram avant même JEM, et nous utilisons également WhatsApp pour maintenir du lien en créant des groupes. Pendant le premier confinement, nous avons également développé des projets en ligne : nous avons transformé la colonie de vacances qui n'a pu avoir lieu au printemps dernier en programme 2.0, avec des activités online proposées tous les jours à une trentaine de jeunes. Nous avons également concocté quatre livrets de confinement avec des playlist et des idées d'activités inspirantes. Les retours des parents ont été très positifs !

DOSSIER THÉMATIQUE - ESSAI

« Une fois n'est pas coutume, nous publions ici un texte très personnel, celui de Claudine Vegh, pédopsychiatre et amie de la famille de Yael Hirsch, notre rédactrice en chef.
Comment transmettre l'indicible ? C'est une vraie et horrible question. »

Richard Metzger

CES QUESTIONS SIMPLES NOS ENFANTS N'OSAIENT PAS NOUS LES POSER

PAR CLAUDINE VEGH*
PÉDOPSYCHIATRE
ET PSYCHANALYSTE

Yaël, tu viens juste d'avoir ton premier enfant, Benjamin, et tu me téléphones pour me demander : « Claudine, pour toi, c'est quoi transmettre ? En tant que pédopsychiatre ton expérience est certainement intéressante ». S'ensuit pour moi un questionnement qui est, à mes yeux, très important : à qui t'adresses-tu réellement, Yaël ? À la pédopsychiatre, comme tu le formules, ou à la plus proche amie de ton père, lui qui n'est plus là pour te répondre et qui n'a malheureusement pas connus ses petits-enfants, Benjamin et Alma ? Ta question m'interpelle plus que tu ne peux l'imaginer, et je te propose une réflexion qui est plus personnelle : pour un enfant de déporté comme ton père et pour une enfant cachée comme moi, comment la transmission s'est-elle faite ? A-t-elle pu se faire ? Dans quelles conditions ? De quelle transmission s'agit-il ? Une transmission au niveau religieux, une transmission de valeurs immuables pour ton père comme pour moi, une transmission à travers l'histoire du peuple juif ? C'est un sujet qui nous préoccupait réellement, mais je pense que nous évitions d'aborder le vrai problème, lui comme moi : ce que nous avions vécu en tant qu'enfants cachés, fallait-il en parler ? Quand et comment ? Un héritage qui s'avérait lourd pour nos enfants. Nous avions tous envie que leur enfance et leur adolescence soit à l'opposé de ce que nous avions vécu. Nous voulions pour eux une insouciance, une confiance dans la vie, qu'ils ne connaissent jamais les peurs qui ont été les nôtres. En parler serait leur faire porter un fardeau très lourd dont ils n'avaient pas besoin. Ou au contraire, cet héritage auquel ils ne pourraient pas se soustraire, la parole de leurs parents, enfants cachés, pouvait-elle les aider à comprendre ce qui pour nous-mêmes restait incompréhensible ? Tous les enfants de déportés et enfants cachés ont dû affronter ce problème aigu : que pouvions-nous transmettre ? Que fallait-il transmettre ?

Ton père et moi nous sommes rencontrés à la faculté de médecine, au tout début de nos études, j'avais 18 ans, lui un an de plus. Une grande amitié s'est nouée, sans aucune faille pendant 60 ans. Nous savions pouvoir compter l'un sur l'autre à chaque moment. Une amitié d'autant plus précieuse que nous connaissions tous les deux ce que voulait dire la solidarité, la générosité et de pouvoir faire confiance sans aucune arrière-pensée. Je l'ai toujours appelé Nano, et non Jean-Raphaël, et il m'a toujours appelée « sœurette ».

Tu m'as posé une autre question, Yaël, qui m'interpelle encore plus : « Ton livre, Claudine, *Je ne lui ai pas dit au revoir,* a-t-il favorisé une transmission qui s'avérait trop difficile, trop douloureuse à dire, je parle du vécu des enfants juifs séparés de leurs parents ? ». Je m'interroge, je ne sais même pas ce que j'ai transmis à mes propres enfants, était-ce réellement ce que je voulais leur transmettre ? Évoquer son enfance avec ses proches, ses propres enfants, c'est ce que tout un chacun fait un jour ou l'autre. Les enfants aiment savoir si leurs parents étaient différents d'eux. On entend souvent : « Comment étiez-vous quand vous aviez mon âge, bons élèves, toujours sages ? Papa, quel était ton sport préféré ? Maman, tu portais des robes ou des jeans ? »

CES QUESTIONS SIMPLES, NOS ENFANTS N'OSAIENT PAS NOUS LES POSER.

Certains enfants cachés avaient moins de 5 ans quand ils ont assisté à l'arrestation de leurs parents.

Avant la séparation, les parents avaient-ils eu le temps de leur transmettre autre chose que « Il ne faut pas mentir, bien travailler à l'école, bien se tenir à table, se laver les dents chaque soir » et parfois « N'oublie pas de faire ta prière » ?
La guerre terminée, les enfants attendaient que les parents reviennent les chercher, et quand les parents ne sont pas revenus, c'est la douleur qui a effacé l'espoir. Certains ne pouvaient pas faire face à ce non retour, alors ils s'accrochaient à ce qui pouvait les faire encore espérer (...) La réalité a été longue à les rattraper et leur douleur incommensurable. Mais

DR

**Pédopsychiatre et psychanalyste, Claudine Vegh a publié en 1979 sa thèse Je ne lui ai pas dit au revoir (réédité chez Folio en 1996). Elle a recueilli dix-sept récits autobiographiques auprès d'hommes et de femmes qui ont perdu leurs parents dans les camps d'extermination.*

ont-ils pu, ont-ils voulu s'épancher ? À qui se confier ? Qui était capable autour d'eux de recevoir leur peine immense et de les consoler ? Pire, se sentaient-ils autorisés à se plaindre ? Ils n'en avaient pas le droit, ils étaient vivants, c'est tout ce qui devait compter, ils devaient le comprendre. Et l'école, comment faire avec ? Rares étaient ceux qui avaient pu suivre une scolarité entière. Comment rattraper ce retard ? Souvent l'aide familiale était inexistante, les priorités avaient changé. Il fallait reprendre la vie avec d'autres critères et affronter de nouvelles difficultés sans aucune aide. Alors la transmission... elle n'était pas à l'ordre du jour. Nous avons mis un certain temps avant de nous en soucier. Les groupes de jeunesse juifs ou les colonies ont joué un rôle important : apprendre ou réapprendre des chants en yiddish, avoir accès à des livres, à des disques et un gramophone, jouer à la balle au prisonnier, former des équipes sportives... tout était bon pour nous réapprendre à rire, à jouer, à vivre autrement. On ne laissait pas un enfant pleurer, il fallait oublier un certain passé, le mettre loin derrière. Était-ce seulement possible ?

PENDANT DE LONGUES ANNÉES NOUS AVONS FAIT COMME SI TOUT ÉTAIT CICATRISÉ.

Et puis, mes années de psychiatrie devaient se terminer par la remise d'un mémoire. Enfant caché, enfant de déporté, était-il temps d'aborder cette part de notre vie ? Qui voudrait ? J'ai seulement demandé à mes amis susceptibles de répondre positivement à ma demande, par « devoir de mémoire » ou pour m'aider à aborder ce sujet qui leur semblait très difficile. Quand j'ai demandé à Nano s'il accepterait d'en parler, à ma grande surprise il a immédiatement acquiescé, il a même ajouté : « Il est temps ! ». Je n'ai rien enregistré des entretiens, je n'ai jamais pris une note, je me suis contentée d'écouter, puis d'écrire ce qui me restait de l'entretien : cette façon de faire pouvait être source d'erreurs, d'incompréhension de ma part. J'avais proposé, après chaque entretien, de faire parvenir ce que j'avais écrit. Nano a refusé. J'ai proposé de le lui lire par téléphone, il a encore refusé, mais au bout de quelques minutes il m'a proposé : « Claudine, viens chez moi, j'aimerais que tu me lises cet entretien à voix haute », ce que j'ai fait. Pendant que je lisais, il me tournait le dos, aucun commentaire de sa part. Je suis repartie sans faire aucun bruit. C'est ton père qui a insisté pour que mon mémoire soit publié chez un éditeur. Ce n'était pas du tout évident pour moi, mais il disait qu'il ne fallait pas que cela reste « lettre morte », et il avait raison.

Que pouvions nous transmettre ? Que fallait-il transmettre ? ... Fallait-il parler à nos enfants de la façon dont notre enfance s'est déroulée ? Mais quand ? Attendre qu'ils soient en âge de comprendre ? Mais comprendre quoi ? Et comment ? Allait-on les fragiliser, les traumatiser, altérer leur désir de rester juif ? À toutes ces questions, chacun a répondu comme il le pensait, comme il pouvait... Ton père et moi pensions qu'il fallait choisir le moment, mais il fallait en parler. Seuls nos enfants pourront un jour nous dire si c'était la bonne solution. Quant à mes petits-enfants, Joshaï, Solal et Liouba, j'ai tenu à les amener là où j'ai passé la Guerre, dans les Pyrénées, en Ariège. Nous sommes allés à Saint Girons et je leur ai montré la maison de Parrain et Marraine, le siège de la milice, la Kommandantur, le collège où je suis allée, la pharmacie Talobre où nous avions failli nous faire arrêter. Je leur ai dit pourquoi ces lieux et ces gens sont restés aussi importants. Tous savaient que j'étais une petite Juive, ils m'ont protégée et sauvée. Mes petits-enfants m'ont écoutée sans rien manifester. Ils avaient 8, 9 et 10 ans et ils m'ont dit :

« MAMIE, C'EST UNE HISTOIRE QUI FINIT BIEN : TU ES AVEC NOUS ! »

L'un d'entre eux a ajouté : « Si on allait manger des crêpes ? ». Ce projet nous a tous satisfaits. ■

LE TALMUD-TORAH NE DOIT PAS S'ARRÊTER À LA BAR-MITSVA

DR

DR

NPO

DR

INTERVIEW CROISÉE AVEC
ARIANE BENDAVID, LÉA BENEDIKT, ANNE COHEN ET **DAVID DOKHAN**
PROPOS RECUEILLIS PAR **YAËL HIRSCH**

Le Talmud-Torah JEM ce sont plus de 500 enfants et jeunes qui préparent leur Bar - ou Bat-mitsva ... mais pas que... Alors qu'ils ont réussi à se doter d'outils numériques pour affronter les confinements et qu'ils sont en train de potentialiser les points forts des 4 sites où le Talmud-Torah JEM a lieu, Ariane Bendavid, Léa Benedikt, Anne Cohen et David Dokhan, nous parlent de la manière dont ils pensent leur tâche d'éducateurs et de passeurs.

Pouvez-vous vous présenter pour les lecteurs de Chema qui ne vous connaitraient pas ?

ARIANE BENDAVID Avant qu'il ne devienne celui de JEM, j'ai dirigé, à partir de 1997, le Talmud-Torah de l'ULIF-Copernic, communauté que ma famille fréquente depuis 4 générations. Je suis par ailleurs agrégée d'Hébreu, maître de conférences à Sorbonne-Université, et également chargée de cours à l'université inter-âges. On peut dire du Talmud-Torah que c'est mon second travail mais certainement pas un travail secondaire !

LÉA BENEDIKT Au départ, professeur était pour moi un à côté. J'allais avoir 18 ans et j'étais étudiante. J'ai étudié l'histoire de l'art et passé un diplôme d'études juives et de restauration de bien culturels. En parallèle de mes études, j'ai pris un certain nombre de responsabilités pédagogiques et administratives au sein du Talmud-Torah. J'adore l'enseignement, la transmission et le lien avec les parents. Lorsque ma fille est née, j'ai décidé de travailler à plein temps au Talmud-Torah.

ANNE COHEN Le Talmud-Torah était aussi un à côté quand j'étais étudiante et quand je travaillais dans la gestion. J'ai enseigné au MJLF pendant 8 ans et très vite compris que je voulais être enseignante à plein temps. J'aime énormément les enfants, j'aime transmettre les valeurs juives et d'ouverture dans un climat chaleureux, en privilégiant le contact individuel. La plus belle des récompenses c'est quand les yeux des enfants pétillent ou quand ils s'étonnent : « Ah bon, ça y est, le cours est déjà fini ? ».

DAVID DOKHAN Je ne viens pas du monde libéral mais je commence à bien le connaître ! L'année prochaine, cela fera 30 ans que j'enseigne à Copernic, j'ai été répétiteur, prof, adjoint d'Ariane à la direction.... Et maintenant je m'occupe du côté administratif de la mise en place du Talmud-Torah pour tout JEM. Je partage cette activité avec ma profession d'avocat. Un parent d'élèves m'a un jour fait remarquer que le lien entre ces deux activités c'était la loi.

Comment avez-vous adapté les enseignements aux confinements et aux impératifs sanitaires ?

A.B. Lors du deuxième comme du premier confinement, nous sommes passés à un enseignement virtuel, via Zoom, qu'aujourd'hui tout le monde connaît ! Nous nous sommes efforcés, et avec succès, de prendre ce que la modernité pouvait nous offrir. Cette période de Coronavirus avec ses nouveaux soubresauts nous permet de prouver notre capacité d'adaptation – capacité qui a caractérisé le mouvement libéral depuis son origine. Non seulement pour les offices mais aussi pour les cours et les bené-mitsva. Grâce à cette technique, le lien avec – et entre - les jeunes n'a pas été rompu.

D.D. Nous avons développé de nouveaux outils numériques depuis 5 ans, comme le e-talmud. Il s'agit d'un travail collectif entre enseignants directeurs et développeurs informatiques adapté à notre vision du judaïsme et très pédagogique avec trois niveaux à partir desquels les enseignants peuvent construire le cours. En temps normal le e-talmud peut être projeté en classe sur des écrans interactifs. Les enfants y ont aussi accès le week-end, pour réviser et échanger avec leurs parents. Et c'est un support précieux pour les cours à distance pendant le confinement. Dans ce cas, les cours sont moins longs soit 2x40 minutes avec une pause de 10 minutes au milieu pour garder l'attention des enfants. Les enseignants poursuivent le programme, gardent leurs horaires et les trois temps traditionnels : lecture de l'hébreu, liturgie et fêtes juives, histoire juive.

A.C. Quand nous enseignons ainsi, il faut davantage faire appel à notre imagination et à notre créativité. Et les parents nous aident en imprimant les fiches avant le cours ou en faisant certains ateliers avec les enfants : par exemple pour Chavouot, nous avons envoyé une recette de pâte à pain et avons créé tous ensemble les tables de la loi sur zoom qui ont eu beaucoup de succès.

D.D. Nous avons proposé cette possibilité de cours à distance en temps normal, notamment pour les familles qui habitent loin. Mais dès la rentrée, la très grande majorité des parents étaient de retour pour déposer leurs enfants aux cours, en présentiel. Nous avons été rassurés.

Combien d'enfants suivent les cours du Talmud-Torah JEM ? Combien d'enseignants les préparent ?

A.B. Il y a un peu plus de cinq cents enfants inscrits à la rentrée 2020 répartis sur 4 sites (Copernic, Ganenou, Beaugrenelle, Paris Rive Gauche), auxquels il faut ajouter le site virtuel e-talmud, accessible en classe comme depuis la maison. Les cours ont lieu au choix le mardi, le mercredi ou le dimanche à Beaugrenelle et Copernic, le mardi au Centre Rive Gauche Vaugirard et le dimanche à Ganenou dans le 12e.

D.D. Et il y a 36 enseignants dont certains assurent les répétions individuelles pour les bené-mitsva et d'autres sont professeurs auprès des classes de Talmud-Torah. Ils sont aussi bien professeurs des écoles qu'étudiants ou exercent d'autres professions mais tous versés dans l'étude du judaïsme.

L.B. Les enfants ont entre 4 et 14 ans avec 8 à 15 élèves par classe, les plus chargées étant le dimanche. Le défi dans chaque classe est de créer une dynamique. Ce n'est pas une question d'âge ou d'effectif, mais la magie que saura créer chaque enseignant dans l'ambiance qui régnera parmi les élèves.

Quelles sont les principales valeurs que le Talmud-Torah transmet aux jeunes ?

A.B. Nous voulons faire des têtes à la fois bien pleines et bien faites. Il faut un minimum de connaissances : les enfants doivent apprendre aussi bien leur histoire, leurs racines, la lecture en hébreu, et les fêtes, mais aussi les valeurs fondamentales communes à l'ensemble du monde juif et laïc.

A.C. Notre idéal est d'éveiller leur curiosité pour qu'ils puissent continuer au-delà de la bar-mitsva. La prise de conscience de leur identité juive reste une de nos priorités.

D.D. Nous parlons d'un judaïsme moderne bien dans son époque, nous enseignons à nos enfants qu'ils sont porteurs des valeurs issues de la tora et que celles-ci sont universelles. Nous enseignons un judaïsme attaché à la personne humaine et respectueux des valeurs républicaines.

A.B. De plus, nous nous sommes donné la consigne de toujours actualiser les textes. Nous estimons qu'il est plus important de respecter les valeurs morales, quitte à subordonner le rituel à l'éthique. Par exemple, quand nous enseignons le « sacrifice » d'Isaac, contrairement à ce qui se fait dans d'autres Talmudei Torah où l'on insiste sur l'abnégation et la foi d'Abraham, nous parlons du « non-sacrifice d'Isaac ». Il est particulièrement choquant de laisser entendre à des enfants que Dieu puisse vouloir la mort d'un enfant et qu'il demande au père de l'enfant d'opérer ce sacrifice. Nous insistons sur la fin du texte : l'interdiction absolue des sacrifices humains dans une période où il y en avait dans d'autres civilisations.

L.B. À tous les niveaux des récits bibliques, il s'agit de transmettre certaines valeurs, par exemple en parlant de l'égalité hommes femmes quand on enseigne la création. Mais au-delà, cet enseignement inscrit les jeunes dans une histoire et une communauté. Ils apprennent ainsi qu'ils sont les maillons d'une chaîne déjà ancienne et que leur génération apprend à lire et interpréter des textes qui ont déjà été lus et interprétés au fil des générations.

A.B. En tant que juifs libéraux, nous faisons le choix de privilégier les symboles. Par exemple, nous construisons une soukka à l'intérieur de la synagogue. Peu importe qu'elle ne soit pas exactement conforme à la Hala'ha. C'est le symbole qui compte. Le plus important est de permettre à chacun d'agir en son âme et conscience.

IL S'AGIT DE TRANSMETTRE CERTAINES VALEURS

D.D. Ce qui ne nous empêche pas de donner son importance à la pratique. Certaines familles n'ont pas l'occasion de faire toutes les fêtes à la maison. Dans ce cas, préparer un seder de Pessa'h au sein du Talmud-Torah est évidemment très important.

A.C. Quand nous revoyons les anciens élèves des années après, c'est souvent de cela qu'ils se rappellent : faire les halot de Chabat ou préparer Pourim. Pour bien transmettre, il faut que l'enseignement du Talmud-Torah ne soit pas le prolongement de l'école, mais quelque chose de plus ludique et vivant, qui maintient du lien. Nous avons beaucoup d'élèves qui apprennent à lire à leurs parents. L'une des clés du succès c'est d'impliquer les parents, c'est la raison pour laquelle nous leur transmettons chaque semaine une fiche de suivi qui retrace le programme détaillé du cours et favorise la poursuite des débats en famille. Nous faisons ainsi rentrer le Talmud-Torah à la maison.

L.B. Réunir tous les enfants pour le seder est un vrai moment commun, où tous les âges se mélangent. C'est la même énergie qui est créée quand on propose aux élèves un office commun en les accueillant et les mettant en condition de prière. Certains viennent peu ou pas à la synagogue, ne savent pas ce que c'est que prier et apprennent ainsi avec des enfants de leur âge à suivre l'office et adopter les gestes et attitudes traditionnels : quand il faut se lever, s'asseoir, réciter ... Même les plus petits sont invités à rester 5 ou 7 minutes sur les 30 prévues pour les plus grands. Même s'ils ne comprennent pas tout, l'attitude à avoir pendant la prière s'acquiert dès le plus jeune âge. Il y a même un livre spécial que nous avons conçu pour les sites de Ganenou et Beaugrenelle et qui sera généralisé.

A.B. Et nous avons plusieurs fois invité des jeunes d'autres religions par exemple de l'église d'Auteuil ou des jeunes musulmans, à l'un de ces offices des enfants pour échanger et poser des questions. Lorsqu'en partant certains ont dit « finalement ils sont comme nous », nous avons réalisé combien c'était utile.

A quoi ressemblera le Talmud-Torah de demain ?

A.B. Avec le rapprochement, nous avons repensé certaines choses en mettant en commun les forces de chaque site JEM. Rue Copernic, par exemple, nous allons reprendre la tradition de dracha (étude de la parasha et discours de l'enfant) approfondie pour la bar-mitsva qui se pratique depuis longtemps sur le site de Beaugrenelle. Mais nous avions déjà les mêmes idées sur l'enseignement aux enfants et les valeurs que nous souhaitons transmettre.

D.D. Un Talmud-Torah en phase avec son temps, y compris le temps numérique et à cet égard, le Talmud-Torah vient de se doter d'un logiciel de gestion de l'ensemble du Talmud-Torah qui est également un outil d'échange et de collaboration avec les parents sans lesquels la transmission ne serait qu'incomplète.

A.C. Dans ma classe, je vais vers de plus en plus de pédagogie avec des outils visuels, des panneaux d'affichage, des frises pour enseigner l'histoire et créer de l'imprégnation. La lecture demeure notre champ de bataille le plus difficile. Il faut penser un véritable accompagnement individuel, ne pas les laisser décrocher. Il faut également repenser l'après bar-mitsva. Réussir le tour de force de garder actifs ces 500 enfants inscrits au Talmud-Torah est un enjeu majeur, qui se prépare dès la première classe et est ensuite dans les mains du programme jeunesse d'Oren Giorno.

L.B. Aujourd'hui, alors il n'y a pas à proprement parler de diplôme de professeur de Talmud-Torah, il nous faut travailler à la formation continue des enseignants de façon à ce qu'ils renouvellement chaque jour leur connaissances. Nous pouvons bien évidement nous inspirer de ce qui se fait ailleurs mais aussi bien entendu travailler à une formation propre à Judaïsme en Mouvement. Dans le judaïsme on ne cesse d'apprendre et le maître est celui qui tout au long de sa vie est capable de demeurer un étudiant. ■

LES ÉLÈVES DU TALMUD-TORAH

PAR **ANNE COHEN** ET **LÉA BENEDIKT**

1. L'EXPOSITION SUR 'HANOUKA AU TALMUD-TORAH DE JEM COPERNIC : Création de mobiles décoratifs autour des différents symboles de la fête. Un des objectifs de ce travail en groupe étant d'encourager et favoriser le lien entre nos élèves.

2. SEDER PÉDAGOGIQUE DE PESSA'H AU TALMUD-TORAH DE GANÉNOU : Les élèves de toutes classes sont réunis pour réciter et chanter les étapes du Seder sur la Haggada spécialement conçue pour le Talmud-Torah.

3. SIMH'AT TORAH AU TALMUD-TORAH DE JEM COPERNIC : Après avoir fait la visite de la synagogue et ouvert le Aaron Hakodech (l'armoire sainte), les enfants du Gan suivent consciencieusement la lecture dans un mini Séfer Torah… En attendant le grand jour de leur bar et bat-mitsva !

Plus de 500 élèves préparent leur bar ou bat-misva aux Talmud-Torah des sites JEM Beaugrenelle, JEM Copernic, Ganenou et Rive gauche. L'enseignement comprend la lecture de l'hébreu, l'apprentissage des fêtes et de la liturgie, ainsi que l'histoire juive. La transmission se passe en classe et sur le web, et passe également par des moments conviviaux et artistiques.

Les enseignantes Anne Cohen et Léa Benedikt ont choisi pour nous leurs photos préférées de leurs classes et ateliers.

4. COURS D'HÉBREU AU TALMUD-TORAH DE JEM COPERNIC : Voici l'activité tant attendue de notre classe de première année … Après avoir fini l'apprentissage de l'alphabet, les enfants réalisent leur prénom à l'aide de bâtons de biscuits chocolatés avant de les déguster en guise de goûter. (Bien sûr… tout en ayant fait la bénédiction au préalable !)

5. SEDER PÉDAGOGIQUE DE ROCH HACHANA AU TALMUD-TORAH DE GANÉNOU : Après avoir récité les bénédictions du fruit de la terre et du nouveau fruit, les élèves dégustent la pomme trempée dans le miel et les grains de grenade.

TRANSMISSION MÉMORIELLE

« NOS ARMES SONT L'HISTOIRE ET LA PÉDAGOGIE »

DOSSIER THÉMATIQUE - INTERVIEW

INTERVIEW CROISÉE AVEC
JACQUES-OLIVIER DAVID
ET **MARCEL KABANDA**
PROPOS RECUEILLIS PAR **YAËL HIRSCH**

© Mémorial de la Shoah, Paris

JACQUES-OLIVIER DAVID

Du 4 avril 2019 au 5 janvier 2020, le Mémorial de la Shoah avait consacré une 2ème exposition au génocide des Tutsi, pour la commémoration des 25 ans du massacre qui a eu lieu entre le 7 avril et la mi-juillet 1994. Vendredi 13 novembre 2020, cinq ans après l'attaque terroriste du Bataclan, Jacques-Olivier David, coordinateur pédagogique au Mémorial de la Shoah et Marcel Kabanda, historien du génocide des Tutsi et fondateur d'Ibuka, qui œuvre pour la mémoire du Génocide des Tutsi au Rwanda, réfléchissent et dialoguent sur la transmission de la mémoire aujourd'hui.

MARCEL KABANDA

DR

Vous êtes tous les deux très impliqués dans un travail d'histoire, de mémoire et de dialogue, avec les élèves et avec les enseignants, comment avez-vous réagi à l'assassinat de Samuel Paty ?

MARCEL KABANDA J'ai évidemment très mal vécu ce meurtre. Ce n'est pas la première fois qu'on tue un enseignant, c'était déjà le cas à l'école Ozar Hatorah, à Toulouse en 2012. Samuel Paty est au cœur de notre sujet, parce qu'il est professeur dans un collège. Quand le lieu de l'éducation devient le lieu du crime, il faut prendre conscience que c'est grave, sans pour autant baisser les bras.

JACQUES-OLIVIER DAVID Nous avons tous été très bouleversés. Lors des assises pédagogiques, et pendant l'Université d'été, nous avons observé une minute de silence en mémoire de Samuel Paty. Je pense à toutes ces écoles en Pologne, en Russie qui ont servi de lieu de crime pendant la Shoah. De même au Rwanda. Comment y enseigner à nouveau ? Nous avons affaire à une idéologie criminelle qu'il faut comprendre. L'éducation morale et civique a un rôle très important à jouer. Je pense que les enseignants ont besoin d'être aidés pour transmettre cette éducation morale et civique de façon plus concrète et plus vivante. Samuel Paty, justement, était quelqu'un qui se formait, non pas au Mémorial, mais par

exemple à l'Institut du Monde Arabe. C'était quelqu'un qui avait une approche inter-culturelle, qui était dans le dialogue. Et c'est cette possibilité d'ouverture et d'humanisme qui est visée par les criminels.

Nous réalisons cette interview exactement cinq ans après les attentats du 13 novembre. Est-ce un jour particulier pour parler de transmission ?

M.K. Je n'oublie pas qu'aujourd'hui en France, nombre de familles et de nos compatriotes se souviennent de ce qui s'est passé il y a 5 ans. Nous parlons de mémoire, mais il s'agit surtout de la mémoire des victimes et de ce que la haine est capable de faire à nos sociétés. Nous parlons de la souffrance des familles qui ont perdu des êtres chers au Bataclan. De même que pour les descendants des victimes de la Shoah et pour celles du génocide des Tutsis, c'est un héritage lourd pour ceux et celles qui en ont la charge et qui ne l'ont pas demandé. Ils portent ces absences et ne peuvent rien faire pour les extraire de leur existence, de leur être. Cela devient constitutif d'eux, et du coup, cette mémoire se transmet, qu'on le veuille ou non.

À qui et comment enseignez-vous l'histoire des génocides juif et tutsi ? |À partir de quel âge un enfant est-il en mesure d'entendre et de comprendre ?

M.K. Cela se transmet par la parole, parce qu'on parle, mais peut-être aussi par le silence, parce qu'on ne peut plus parler. Que l'on parle ou que l'on se taise, il y a quelque chose que nos enfants ressentent.

Il y a dans une société organisée, une transmission formelle et formalisée, c'est ce que nous faisons dans les écoles, les jours de commémorations. Ce que d'ailleurs nous ne pouvons plus faire avec le confinement, ce qui pose évidemment un problème. Et puis il y a une transmission familiale. Je n'ai jamais raconté à mes enfants « Voilà ce qui s'est passé chez nous », seulement, j'ai vécu. Ils m'entendaient parler au téléphone, ils me voyaient agir et ils se sont constitué une histoire. Un jour, ma fille qui est née pendant le génocide même, le 14 avril 1994, m'a demandé : « Papa, raconte. ». C'était le soir, je venais de rentrer et elle m'avait attendu pour me poser la question. La question était brutale, je ne m'y attendais pas du tout. « Et toi, comment tu sais tout ça ? » « Mais papa, je t'entends, tu en parles tout le temps ». Je pensais parler à d'autres, je pensais que je racontais une histoire compliquée, que ce n'était pas audible chez un enfant, mais l'enfant l'avait quand même compris. C'est peut-être plus difficile : raconter à ses enfants. Mais la transmission se fait de toute façon. Ils l'apprennent, tout comme ils apprennent à partir de nous, à parler, à être, à vivre. Mais on ne peut pas décider d'un âge pour transmettre. En tant que survivant, c'est à partir du moment où l'enfant pose la question. Il faut parler simplement, sans être violent par les mots, à tout âge. Après, pour transmettre en dehors des familles, on ne peut pas mettre la salle des enfants du Mémorial de la Shoah dans une salle de classe, ce serait très perturbant. Mais on ne peut pas enseigner l'histoire d'un génocide comme on enseigne la géographie, parce qu'il y a

MEMORIAL GENOCIDE CENTER
GISOZI, KIGALI. 2018.

© Mémorial de la Shoah, Paris

dans cette affaire une dimension de souffrance humaine. Pas seulement le fait que « Oui, voilà, il y a eu 6 millions de Juifs ou 1 million de Tutsis exterminés ». Finalement, il nous faut garder ces images, ces photos de disparus. La transmission c'est aussi ça et si l'école n'est pas adaptée, il faut qu'il y ait des lieux pour le faire.

J.O.D. Pour ce qui est de l'enseignement, l'histoire de la Shoah, en France, est inscrite aux programmes de CM2, 3e et terminale. Les enfants ont environ 10 ou 11ans quand les enseignants commencent. C'est aussi le moment où ils posent des questions à leurs aïeux. Au Mémorial de la Shoah, Barbara Mellul s'occupe de former les professeurs des écoles et Adeline Salmon s'occupe des ateliers. Nous avons également développé le site, « Le grenier de Sarah », un outil pédagogique adapté à la sensibilité des enfants de 8 à 12 ans, pour parler de la Shoah et de l'histoire de la persécution des Juifs d'Europe. Si les CM2 nous posent la question sur ce qu'il se passait à Auschwitz, on choisit les mots et les images, mais nous devons leur répondre.

Au fronton du Mémorial, il y a écrit en hébreu et en yiddish « N'oublie pas » et « Souviens-toi ». Etre un lieu de commémoration et de souvenir est une des missions clés du Mémorial. Une autre mission importante est l'enseignement

et la formation. Pour ces deux missions, nous nous plaçons dans une approche comparatiste, scientifique et historienne. D'abord, nous souhaitons faire comprendre aux élèves comment un génocide est possible. Marcel Kabanda a parlé de haine et, historiquement, il nous faut enseigner l'antisémitisme pour faire comprendre comment la Shoah a pu avoir lieu. De même, au Rwanda, il faut connaître et comprendre les massacres des années 1960 et 1970 pour comprendre comment on en arrive au génocide. C'est un processus historique et idéologique qui amène au génocide.

Ensuite, nous transmettons la façon dont le génocide s'est déroulé et les conséquences. L'absence dont parlait Marcel Kabanda se répercute sur plusieurs générations. Un génocide est destructeur pour les victimes et leurs familles, les survivants, mais aussi pour la société dont ils ont fait partie. Il est très difficile de se reconstruire et le Mémorial de la Shoah, qui a été créé par Isaac Schneersohn, est un lieu fait par et pour les témoins. Le fondateur l'a pensé dès la fin de la guerre pour conserver les traces du crime. Dès 1956, à proximité du Marais, c'était un lieu d'aide aux rescapés et aux familles des disparus...

M.K. Bien sûr, il y a l'école, qui est le lieu de la transmission du savoir et des valeurs, mais il y d'autres lieux qui accompagnent la transmission. Au Rwanda, dès 1995, nous avons cartographié les lieux de massacre. Nous avons rassemblé les corps et nous les avons enterrés dans la dignité. Et ces lieux sont devenu des lieux de mémoire et d'éducation. En Europe, en France, nous avons peu transmis aux enfants, contrairement au Rwanda, où les enfants assistent aux cérémonies et visitent les mémoriaux. Nous lisons les noms et montrons que la personne humaine est sacrée. Cette proximité est nécessaire pour qu'on passe de l'histoire dans sa forme littérale ou littéraire, qui peut apparaître abstraite, à une mémoire qui rappelle les noms et les visages afin qu'elle prenne de l'épaisseur et devienne nôtre, malgré les distances dans l'espace et dans le temps. Et je ne pense pas que l'image du mémorial soit choquante, même pour les plus jeunes. Les mémoriaux accompagnent le savoir de quelque chose que les livres ou la parole du professeur ne peuvent pas véritablement transmettre. Ces crimes sont énormes. La transmission de cette affaire est un enseignement particulier et les enfants peuvent l'assimiler, à condition que les adultes soient capables de trouver les mots.

PLUS LE TÉMOIGNAGE EST PRÉPARÉ, PLUS L'ÉLABORATION SERA PROFONDE DANS LA MÉMOIRE DES ÉLÈVES

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE NYAMATA,
ACTUEL MÉMORIAL DE NYAMATA, RWANDA 2018.

© Mémorial de la Shoah, Paris - photogenix studio

J.O.D. Il y a d'autres canaux, parmi lesquels le témoignage. Jusqu'à la pandémie, j'organisais entre 120 et 150 témoignages par an au Mémorial, pour environ 10 000 élèves. Les témoins sont des exceptions quand on parle de la Shoah. Il faut rappeler qu'ils parlent pour ceux qui ne sont plus là. Ce sont des survivants et ils se sont battus pour survivre. C'est aussi parfois une part de hasard, mais il y a beaucoup de formes de résistance et les témoins en parlent. C'est une thématique intéressante avec les CM2, les élèves de 10-11 ans, car on choisit les mots et les images sur les thématiques de résistance et d'espoir. Il s'agit de ne pas être seulement sur l'approche victimaire, mais aussi de montrer qu'ils se sont battus, qu'ils ne se sont pas laissé faire.

M.K. Et puis, quand on parle des enfants cachés, cela veut dire qu'ils ont été cachés par quelqu'un, ça veut dire que notre humanité est capable de tout, même de nous surprendre par le meilleur, et c'est important de l'apprendre aux enfants.

En tant que témoin ou avec des témoins, comment transmettez-vous ?

M.K. On n'arrive pas dans une salle de classe par hasard. Pour pouvoir le faire, il faut que l'équipe pédagogique leur parle en amont. Il ne faut pas que les enfants tombent de l'armoire. Après, on parle comme on est. Avec nos qualités et nos défauts, il faut présenter fidèlement l'histoire. Et si, par chance, les enfants de la classe ont été bien préparés et qu'on a une écoute, des questions vont surgir. Et la transmission ira plus loin s'il y a des questions.

J.O.D. À Drancy, à Bobigny, nous recevons des élèves sur les lieux même de la persécution et des déportations, avec des témoins. La proximité est aussi un moyen pour impliquer les élèves. Par exemple, quand je choisis un enfant caché pour témoigner, j'en choisis toujours un qui a été caché et sauvé à proximité de l'établissement scolaire. Parce que souvent, surtout en province, le lieu n'a pas changé, et pour les élèves, c'est assez surprenant d'imaginer que le génocide s'est passé chez eux. C'est la même chose au Rwanda, lorsqu'un enseignant veut parler à ses élèves de cette histoire, il aura peut-être plus intérêt à choisir un témoin qui habite désormais dans la ville de l'établissement scolaire. Et puis rencontrer des témoins jeunes, rescapés du génocide des Tutsi, c'est très impressionnant pour les élèves. Pour témoigner de la Shoah, ils sont face à des interlocuteurs de plus de 85 ans, ce qui, pour les élèves de 3ème, peut paraître éloigné.

M.K. Les témoins, les rescapés de la Shoah témoignent presque à la fin de leur vie, et pour le génocide des Tutsi, les rescapés ont parlé très vite, tout de suite, et notamment très jeunes.

J.O.D. Parmi les enjeux de transmission, il y a vraiment un travail à faire sur la prise de parole des témoins. Il n'y a que 10 à 20 % des enseignants qui font venir des témoins en classe. Il y a aussi de nouvelles manières de transmettre ces témoignages en ligne. Je pense au travail de Sophie Nahum, *Les derniers*, qui a permis de toucher des gens qui n'avaient pas encore entendu de témoignage. Et puis, il y

© Francis via ZU Ric

CARTE D'IDENTITÉ RETROUVÉE PRÈS DE L'ÉGLISE DE NTARAMA (BUGESERA), RWANDA.

ETHNIE : TUTSI. LE 15 AVRIL 1994, PRÈS DE 5 000 PERSONNES ONT ÉTÉ TUÉES DANS CETTE ÉGLISE, ÉRIGÉE DEPUIS EN SITE MÉMORIEL

a un nouveau type de vecteur, les témoins de témoins. À l'heure où les derniers rescapés disparaissent, en France, aux États-Unis, les enfants et les petits-enfants parlent de leurs parents et leurs grands-parents sauvés. Ce n'est plus un témoignage direct, c'est un récit mémoriel. Et puis, le témoignage ne se réduit pas à la parole *live*. C'est aussi une présence, des gestes, c'est toute une humanité, ce sont des silences, des absences, des objets, des traces, un film… C'est ce que Léa Veinstein retrace dans l'exposition à l'affiche du Mémorial dès sa réouverture : « La voix des témoins ». Il y a eu des périodes, des lieux, des moyens d'expression très différents depuis les années 1940. Tout dernièrement, le travail de recueil systématique des témoignages du premier cercle des victimes, puis des soignants, et enfin tous ceux autour de l'attaque du Bataclan le 13 novembre, est novateur. On n'attend plus que les gens parlent, on recueille immédiatement et systématiquement leurs témoignages.

Y -t-il d'autre vecteurs de transmission à part l'école, le mémorial et les témoignages ?

J.O.D. Il y a un autre lieu où les jeunes peuvent entendre des voix et voir des visages : on peut les emmener aux procès et leur montrer des images de procès. Des classes sont venues au procès Barbie, des enseignants ont emmené leurs élèves suivre le procès Charlie avant le deuxième confinement. Beaucoup d'élèves pensent à la vengeance, c'est important de parler de l'enjeu du droit.

M.K. Il y a aussi les archives. J'ai vu une classe prendre des fiches d'enfants déportés dans les archives départementales des Alpes-Maritimes ; du coup, la Shoah a acquis une autre réalité, c'est devenu concret.

J.O.D. Ce que dit Marcel Kabanda me fait penser à l'atelier « Dernière adresse connue » que j'ai créé avec une artiste franco-israélienne, Tami Notsani, où les élèves remontent du présent vers le passé. Ils sont vraiment les acteurs de l'enquête et leur recherche peut les mener dans les archives. Et puis, les arts et la fiction peuvent aussi être un moyen indirect pour évoquer l'histoire et la mémoire des génocides : la BD, le cinéma, le roman.

M.K. Oui, la bande dessinée en particulier.

Que répondez-vous aux jeunes qui vous parlent de « guerre des mémoires », disent qu'on « parle trop de la Shoah » et veulent choisir un camp ?

J.O.D. Dès 1945, il y a des personnes qui déclaraient déjà qu'on parlait trop de la Shoah. Il faut revenir sur le travail historique, de comparaison, pour singulariser les génocides, et les comparer.

M.K. Je ne sais pas si ce sont les jeunes qui déclenchent la « guerre des mémoires ». C'est vrai que parfois arrive cette question : « Pourquoi n'arrête-t-on pas de nous parler de la Shoah ? ». Mais lorsqu'ils entendent un témoin, les élèves se rendent compte qu'ils ne savent rien. Parfois, un mot, une parole, un geste, soulèvent l'interrogation de la jeunesse. Il faut leur faire confiance. La transmission est aujourd'hui encore plus importante, face aux réseaux sociaux et face à toutes les théories du complot dans lesquelles les enfants peuvent se perdre. Il faut éclairer les enfants, parce que ce qu'ils entendent, ce qu'ils lisent, ce qu'ils voient, est déboussolant. Il faut faire un travail de vérité, et le faire avec sérieux. Cette « guerre des mémoires » est souvent un négationnisme déguisé. Si on nous demande d'«arrêter de parler de la Shoah », on nous demandera après « d'arrêter de parler du génocide des Tutsis ». On n'en parle jamais assez. En France, nous travaillons ensemble, historiens et témoins de la Shoah et des génocides des Arméniens et des Tutsis, le plus récent. Nous pouvons apprendre les uns des autres. Ceux qui veulent la guerre des mémoires veulent le silence des mémoires.

CEUX QUI VEULENT LA GUERRE DES MÉMOIRES VEULENT LE SILENCE DES MÉMOIRES

Est-ce que vous croyez que si les jeunes s'approprient correctement histoire et mémoire, ils seront plus attentifs à prévenir un génocide ?

J.O.D. Ce n'est pas seulement le rôle de l'histoire et de l'enseignement. Nous avons parlé du rôle des familles, le rôle des associations, le rôle de la société en général. C'est un travail politique à long terme, une question très vaste, où chacun doit pouvoir se mobiliser à son échelle.

M.K. Je me rappelle la rescapée d'Auschwitz-Birkenau, Ginette Kolinka. Elle a parlé lors de la 20ème commémoration du génocide des Tutsis, avec des mots très touchants, mais on l'a sentie aussi un peu désemparée : « Presque à la fin de ma vie, je revis ce que j'ai vécu il y a des années ». Pendant le génocide des Tutsis en 1994, j'étais en France et je voyais bien à quel point c'était important et à quel point personne n'était prêt à faire un saut pour délivrer celui qui était en train de mourir. Mais dès lors qu'on est sur terre, on espère la vie et la paix. C'est pour ça qu'il faut en parler, pour essayer de le combler, dans l'idée de le combler. Sinon on désespère et on ferme la porte. Nous devons avoir foi en notre humanité. Si nous parlons, nous donnons à l'humanité des raisons d'espérer. Et contre les bourreaux, nos armes, ce sont l'histoire et la pédagogie. ■

DOSSIER THÉMATIQUE - CONTROVERSE

DR

Chaque trimestre, un des cinq rabbins de JEM ouvre un sujet en vis-à-vis avec une figure de la Cité. Aujourd'hui : Yann Boissière et Maud Serpin questionnent la transmission à l'ère du numérique.

LE RABBIN YANN BOISSIERE VS

LOST IN TRANSMISSION ?

Si l'animal, à peine né, exprime pleinement et sans délai son stock génétique en des compétences maximales, l'homme est voué au temps long de la transmission, celui des acquis jamais définitifs, toujours sensibles à l'environnement. Incomplétude et transmission infinie caractérisent l'existence humaine, mieux : sa dignité.

Ce stratagème du délai perpétuel, le judaïsme en approfondit le génie en faisant coïncider les deux sens du mot « *Toledot* », à la fois « histoire » et « engendrement ». La pulsation du monde se règle ici sur le « pas » humain… Loin de Hegel, où Clio n'enregistre que les victoires où s'écrit l'inexorable déploiement de l'Idée, la vision juive de l'histoire commence par des visages. Ceux d'une génération tournée vers ceux de ses fils et filles, ses promesses, ses risques de ligature (Isaac). La transmission se fait récit, creuset où les mémoires se réinventent en futur, les racines en ailes, et les promesses en responsabilités. Transmission fragile mais volontariste, elle a garanti notre survie. « *Mir zaynen do !* », « nous sommes là », et nous le devons à la transmission. Aujourd'hui, toutefois, les technologies de l'information (Internet, réseaux sociaux, big data) modifient radicalement nos cadres de vie communs, nos aptitudes psychologies et cognitives : transmission sous tension ! Trois mutations retiendront ici notre intérêt.

LA BATAILLE DE L'ATTENTION

Nouvelle forme de performance exigée de l'homme du 21ème siècle, « l'attention » anime désormais notre nouvel « écosystème » : comment capter, par des systèmes habilement addictifs, le maximum d'attention des internautes dans un contexte concurrentiel à l'extrême ? Après le fameux « temps de cerveau disponible », un ex-président de Facebook confirme « exploiter la vulnérabilité de la psychologie humaine » pour générer de l'addiction. La transmission, qui consiste à instaurer une relation avant d'y échanger des contenus, devient hors sujet…

L'IDÉOLOGIE DE LA *DATA*

Autre grande idéologie actuelle : le statut de vérité de la data (« donnée »). Selon le *sabir* du jour, « la *data* est vérace ». Par le biais des « objets connectés », la *data* fournirait une image « objective » du réel, bien meilleure que la nôtre. Si l'on définit l'idolâtrie, non comme la lointaine et primitive période où de pauvres hères adoraient des idoles, mais comme la tendance naturelle de l'homme (Adam, Eve, Caïn) à s'exonérer de ses responsabilités en désignant un inhibiteur extérieur (« ils », « la société », « les élites », etc…), le culte de la *data* représente l'ultime et parfait avatar de l'idolâtrie. Cet effort sophistiqué pour récupérer du « sens » sans mettre un kopeck de soi-même dans la recherche produit d'ailleurs un étrange masochisme chez nos contemporains : l'idée que les machines, exemptes de biais cognitifs, nous battront dans tous les secteurs de la connaissance. La vaticination des gourous de la tech autour de la « singularité » en est une pitoyable illustration – savoir, non « si » un jour la machine prendra le pouvoir sur l'homme, mais « quand ». « Quand » disparaîtra la transmission…

L'INJONCTION DE LA DISRUPTION PERMANENTE

Nous ne croyons plus à la sédimentation. À l'heure où l'impératif de disruption envahit la pensée, la tradition a toujours su se positionner entre le conservatisme, qui confond transmission et translation à l'identique, et la pression idéologique de la modernité qui, par définition, pose une équivalence entre le « nouveau » et le « bien ». La notion de « *hidouch* » résout le dilemme : conserver le signifiant, avec obligation de lui trouver des signifiés nouveaux. Génie de l'interprétation, où « l'ancien » lui-même devient « nouveau » ! Naufrage des machines, muettes, parce qu'elles ne savent pas ce qu'elles font…

Jouer les Cassandre n'a jamais empêché aucune évolution de se produire. Abraham, en revanche, nous parle : « *Le'h le'ha* », « Pars » ? Certes, mais aussi « Va vers toi ». Il n'est d'innovation fructueuse que si la rupture, l'éloignement signe un rapprochement vers nous-même. C'est aussi cela la transmission, « l'engendrement » d'une humanité meilleure.

© Clemence Demesme

MAUD SERPIN

(RE)TROUVER L'INTELLIGENCE COLLECTIVE

« Entreprise apprenante », « intelligence collective », « collaboratif » – autant de concepts qui ont le vent en poupe dans les revues de management et au sein de toute organisation confrontée aux épineuses problématiques de la transformation. Ces mots répondent à des enjeux essentiels pour l'entreprise à l'heure du numérique - coopérer, s'adapter, innover. Et ils impliquent de faire différemment : la hiérarchie pyramidale et les styles managériaux traditionnels s'effacent au profit de l'autonomie des collaborateurs, de l'horizontalité des structures et de l'accès libre et partagé à une information et des savoirs collectifs. Des valeurs qui semblent s'inscrire dans notre présent tant elles offrent une vision nouvelle des rapports et de la façon de travailler et de transmettre que l'on connaît habituellement dans une organisation. Et pourtant, elles ne datent pas d'hier : elles étaient partagées par les tout premiers pionniers du numérique. Revenons 50 ans en arrière. Le développement technique et technologique d'un premier réseau, Arpanet, a été assuré par la DARPA (Defense Advanced Research Projects Agency) au cœur du département de la Défense américaine, fruit de l'essor de la recherche informatique. La culture des chercheurs de la DARPA valorise alors l'autonomie, la coopération, le partage des découvertes : il y a très vite l'idée d'interconnecter des réseaux via une architecture ouverte. D'autres populations viennent mettre la main à la pâte de ce qui deviendra officiellement Internet au début des années 80 : les étudiants de la Côte Ouest et les **hackers**, aux frontières du milieu universitaire. Ces derniers, experts et passionnés de machines et d'informatique, ont un imaginaire technologique proche de celui des scientifiques de la DARPA, complété par des principes spécifiques - parmi lesquels : la nécessité de faire et de créer par soi-même, l'affranchissement des pouvoirs établis lorsqu'ils entravent les libertés, et le fait d'être jugé sur ses productions et non sur d'autres critères. Internet, en tant que système technologique, est donc bel et bien le produit d'une culture, de cultures particulières. Cet héritage, qui paraît bien lointain pour le grand public consommateur d'applications sur son smartphone, a pourtant accompagné de nombreuses mutations socio-culturelles, économiques et politiques. Et on en retrouve aujourd'hui les traces dans l'entreprise. Dans beaucoup d'organisations, la transmission des informations, des savoirs et des compétences se fait désormais dans une logique horizontale qui n'est pas sans rappeler celles des pionniers de l'Internet : avec des communautés de pairs qui coopèrent, échangent et partagent ensemble de façon à créer

LE FAMEUX « 1+1 = 3 »

propre à l'intelligence collective. C'est aussi la capacité de l'individu à expérimenter, tester, réessayer qui est valorisée : à l'instar du **hacker** qui transmet en créant, par la preuve, les collaborateurs sont invités à innover et à polliniser l'ensemble de l'organisation avec leurs idées. Chacun peut être innovateur, peu importe son diplôme, son cursus ou son rang hiérarchique. Et surtout, créer du savoir, contribuer au savoir existant s'impose comme fondamental pour toutes les activités de l'organisation qui cherche à être apprenante ; l'entreprise doit pouvoir apprendre à apprendre et à se transformer en prenant appui sur ses apprentissages - en les transmettant et en les mettant en œuvre. Cette dynamique d'auto-apprentissage se fait en continu, à l'échelle individuelle et collective. Une vision de l'organisation comme système capable de s'adapter en permanence à son environnement qui fait écho à celle, informatique, des hackers, formalisée par Steven Levy dans Hackers: Heroes of the Computer Revolution : « Les systèmes sont des organismes biologiques vivants ; si les gens arrêtent de travailler dessus et de les améliorer, ils meurent ».

N'oublions pas cet apport humain qui a été à l'origine de cette formidable aventure qu'est Internet, et qui aujourd'hui fait bouger les lignes dans l'entreprise. À l'heure de la « transformation numérique » où tout semble flambant neuf, il peut être utile et rassurant de mobiliser cet héritage et de valoriser ce qu'il apporte à l'entreprise – justement dans sa capacité d'apprendre et de transmettre.

Cofondatrice du cabinet Curiouser, qui accompagne les organisations dans leurs démarches de changement et d'innovation interne, Maud Serpin est diplômée de Sciences Po Paris. Titulaire d'un DEA en théorie politique, enseignante à Sciences Po et au CELSA, elle est spécialisée depuis 2005 dans les études et le conseil en transformation des entreprises, avec une forte expertise sur le collaboratif et les nouvelles façons de travailler.»

https://curiouser.fr/

« LES MARCHES POUR LE CLIMAT M'ONT POUSSÉE À NE PLUS RESTER LES BRAS CROISÉS »

DR

PAR **TAMARA SETTBON**

Vous souvenez-vous du 15 février 2019 ? C'était un vendredi. Le premier d'une longue série de vendredis historiques. Pendant plusieurs mois, nous, étudiants, lycéens, collégiens, avons battu le pavé pour défendre un droit universel. Nos pancartes annonçaient la couleur « Papa, maman si la planète sèche, je sèche aussi » ou étaient plus cinglantes « Quand je serai grand, je voudrai être vivant ».

Que s'est-il passé pour que des salles de classes entières, partout dans le monde, soient délaissées ? Gloria Steinem, grande figure américaine du féminisme, nous offre une ébauche de réponse : « Le futur dépend entièrement de ce que chacun d'entre nous fait chaque jour. Un mouvement, ce sont seulement des gens qui se meuvent.[1]» Ces nombreux vendredis, nous avons choisi d'abandonner nos salles de classes pour enfin faire entendre nos voix. Où en est-on aujourd'hui ? Ces vendredis ont-ils porté leurs fruits ?

J'AIME À CROIRE QU'AU CŒUR DE NOTRE TRADITION, IL Y A LES RÉPONSES À TOUTES NOS QUESTIONS.

Pourtant, a priori, rien de plus éloigné des considérations écologiques que nos textes traditionnels. Point de prophètes qui nous parle de la surconsommation, de réchauffement climatique, des continents de plastiques et autres alimentations bio ! Hasard des choses, ou signe du destin, j'écris ces lignes alors que nous lisons dans nos synagogues la *paracha Toledot*. Cette *paracha* nous livre une difficile fraternité au cœur de laquelle *Toledot* s'affirme et se fait. *Toledot*, c'est l'histoire. Enfin pas tout à fait… L'hébreu biblique, ne connaissant pas de terme pour parler d'histoire, préfère ce terme de *toldot* qui signifie plus précisément l'engendrement, la capacité à donner naissance. L'histoire ne se raconterait donc pas par rapport au passé, mais à l'avenir. C'est le futur qui raconte le passé : *qu'est-ce que cela nous apprend* ?

Ainsi, chaque génération, pour décider du monde qu'elle souhaite bâtir, connaîtra ses luttes et ses idéaux, ses grandes causes et ses déceptions. Mais ce sont toujours des voix jeunes et fougueuses qui portent la vision de demain. Or je crois que pour la première fois dans l'histoire, ces voix mènent un mouvement qui s'étend au-delà de leurs camarades de classe. La vague que les jeunes mènent touche l'humanité toute entière, et remue chacune des générations d'une famille. Si souvent nous agissons local, nous ne pouvons nous empêcher de penser global. L'écologie n'est pas l'apanage des jeunes. Si nous avons choisi, tel Moïse, de guider les peuples, ce n'est qu'en pensant de façon universelle que nous pourrons faire réalité de notre projet.

En ce qui me concerne, les marches pour le climat m'ont poussée à ne plus rester les bras croisés. Elles m'ont appris que ma voix, que nos voix, ont de la valeur et peuvent faire naître des prises de conscience et le changement. Portée par l'envie d'être le maillon qui assure la transmission entre la génération d'hier et celle de demain, j'ai à cœur d'accomplir mon « devoir environnemental ».

Ce projet, il existe déjà. Sur mes épaules, je porte ce que j'espère être une lumière pour les jeunes de ma génération et de notre communauté. Il s'appelle *Jeunesse Juive Éco-Responsable*, ou JJER. Lorsque j'ai créé ce projet, je l'ai voulu rassembleur, c'est pourquoi je lui ai donné ce nom que chacun(e) peut s'approprier, où tous s'identifient. Ce qui nous relie, c'est l'engagement et la conscience que nous sommes responsables, quel que soit notre âge ou notre histoire. Cette idée de responsabilité est au cœur de notre tradition, qu'elle prenne le nom de *Tikoun Olam*, ou de *Mitsva*.

JJER est un programme ludique et éducatif qui encourage une transition écologique douce, qui montre que ce grand projet universel est à la portée de tous. Tous les possibles se logent au sein de ce petit acronyme, il ne tient qu'à toi de te rallier au mouvement. JJER, c'est pour vous. Pour nous.

N'ATTENDONS PAS DEMAIN. CRÉONS DEMAIN.

(1) "The future depends entirely on what each of us does every day. A movement is only people moving" – *That's what she said* by Kimothy Joy

Formée à la ESI Green & Business School après des études de Sciences Humaines, Tamara Settbon est assistante au Département Jeunesse et enseignante Drasha JEM.
Elle a fondé Jeunesse Juive Éco-Responsable JJER grâce à l'Appel à Projet Noé pour la Jeunesse (FSJU).
Pour plus d'information et/ou rejoindre JJER, contacter Tamara : settbontamara@gmail.com

Vidéo à visualiser en scannant ce flash code

« TU TRANSMETTRAS À TON PROCHAIN »

À LA DÉCOUVERTE D'UNE NOUVELLE GÉNÉRATION DE PASSEURS

INTERVIEW DE **AUDREY ALCABES**
PROPOS RECUEILLIS PAR **YAËL HIRSCH**

DR

Professeure de lettres classiques depuis 2008, guide-conférencière au Mémorial de la Shoah depuis 2012, en temps normal, Audrey Alcabes propose avec son projet Poussières d'étoiles des expériences culturelles comme des promenades, des ateliers et des séjours sur les pas des Juifs de France et d'ailleurs. Elle a lancé le 29 novembre un cycle de rencontres sur Zoom où s'expriment de jeunes professionnels qui placent la transmission au cœur de leur vie nous parlent de leur métier. Un beau programme.

COMMENT EST NÉE L'IDÉE ?

Comme une évidence, je dois dire ! Je devais préparer des visioconférences mais je n'arrivais pas à me résoudre à parler seule devant un écran pendant une ou deux heures. J'ai alors eu la volonté de revenir au sens : pourquoi considérer la transmission de l'histoire et des cultures juives comme une mission quasi obsessionnelle ? Et plutôt que d'y répondre dans un premier temps, j'ai eu envie de questionner d'autres jeunes de ma génération, comme un écho à ce sentiment vocationnel.

PARLEZ-NOUS DU COMMANDEMENT : « TU TRANSMETTRAS À TON PROCHAIN »…

C'est le commandement suprême ! Celui qui découle de tous les autres, celui qui renvoie à l'étymologie latine du mot « religion », « faire lien ». Ce lien, c'est la chaîne entre toutes les Toledot, les engendrements de notre histoire.

LA TRANSMISSION EST-ELLE UNE (DES) RÉPONSES À LA CRISE SANITAIRE ?

En ces temps troublés où l'autre apparaît comme une menace, il m'a semblé essentiel de recréer du lien à travers l'intime et l'universel à la fois. Se questionner sur la transmission, c'est trouver sa place dans le faisceau des vivants.

QUI PARLE LORS DE CE CYCLE DE CONFÉRENCES ?

J'ai souhaité inviter de jeunes professionnels, amis et partenaires, dont j'admire les projets. Certains sont connus et reconnus dans le monde juif comme Alon Hermet, le fondateur de Cultures J, Anastasio Karababas, historien, qui guidera les deux séjours de Poussières d'étoiles en Grèce au mois de mai ; ou encore l'excellent groupe de klezmer les Marx Sisters. D'autres sont des professeurs renommés dans le monde universitaire, comme l'historienne Audrey Kichelewski. D'autres, enfin, comme Elisa Azogui, se lancent avec ferveur dans de belles initiatives. J'aimerais leur apporter davantage de visibilité via ce cycle car ils et elles le méritent ! Tous consacrent beaucoup d'énergie et de cœur à la transmission des cultures et de l'histoire juives et c'est cela qui nous lie tous aussi fortement.

© Dargaud, 2020

POUVEZ-VOUS NOUS PARLER DE L'INTERLOCUTEUR DE 'HANOUK A, MOMENT SPÉCIAL POUR TRANSMETTRE ?

Avec grand plaisir ! J'ai connu Elisa Azogui-Burlac au collège Jules Ferry, en 6ème! C'est à présent une jeune productrice de podcasts, qui réalise des portraits intimes autour de la transmission familiale. Elle nous fait voyager dans une autre époque, celle de nos parents et de nos grands-parents. Ainsi la transmission s'opère et continue à s'opérer, plus de deux millénaires après le miracle de 'Hanouka, « *mir zaynen do* » :« nous sommes là » et « *mir lebn eybik* » : « nous vivons éternellement » !

https://audreyalcabes.wixsite.com/poussieresdetoiles

AGENDA PRÉVISIONNEL

Dimanche 10 janvier, c'est Audrey Alcabes, la fondatrice de *Poussières d'étoiles*, qui se prêtera au jeu en ce début d'année, en dialogue avec Sarah Dray.

Dimanche 17 janvier, *Poussières d'étoiles* recevra Audrey Kichelewski, maîtresse de conférences en histoire contemporaine à l'Université de Strasbourg.

Dimanche 24 janvier, *Poussières d'étoiles* invitera les Marx Sisters, le talentueux groupe klezmer fondé par Mano Siri. Ensemble et en chansons – yiddish bien évidemment – , nous rendrons hommage à Mano, qui nous a quittés beaucoup trop tôt.

« Élever l'enfant, c'est l'emmener vers la lumière, le faire passer entre les gouttes de pluie et élargir sa vision quand tout est obscurité ». Alors que l'École Juive Moderne, créée en 2007 dans le 17e arrondissement, est sur le point de fêter sa bar-mitsva au moment de 'Hanouka avec l'ouverture d'une classe de 6e, Josée Vaisbrot, sa directrice nous parle de ce lieu pilote, qui est un laboratoire de formation unique, ouverte à tous les Juifs.

© DR

DOSSIER THÉMATIQUE - INTERVIEW

LA FORCE DE L'ÉCOLE JUIVE MODERNE, C'EST SON PLURALISME

JOSÉE VAISBROT

INTERVIEW PAR **YAËL HIRSCH**

Pouvez-vous nous parler de votre parcours et de ce qui vous a amenée à la transmission et à la création de l'École Juive Moderne ?

De formation, je suis professeur des écoles. De mère marocaine et de père ashkénaze, je suis aussi enfant d'enfant caché pendant la guerre. Cela aussi me porte de façon très forte et est très important dans mon identité. Ma formation scoute chez les Éclaireurs Israélites de France m'a beaucoup marquée. Aux EI, il y avait diverses étapes et rituels et tout était fait pour qu'on soit très vite responsabilisé. On dirigeait une équipe dès 12 ou 13 ans. C'est une vraie formation informelle, qui m'a permis de construire mon identité juive et d'avoir le désir de transmettre. C'est en tant qu'animatrice puis cheffe de groupe local que j'ai forgé mon leadership. En parallèle, j'ai étudié les sciences de l'éducation à l'université et j'ai enseigné à Yavné pendant une dizaine d'années. J'ai aussi été formatrice à l'Institut André Neher. J'ai ainsi suivi de nombreux stagiaires dans les écoles juives de France, ce qui m'a permis de connaitre les différences mouvances et d'observer les différentes pratiques. Ainsi, lorsque j'ai été associée aux prémisses du projet, deux ans avant la création de l'École Juive Moderne par le rabbin Rivon Krygier et par Joe Toledano, qui était alors directeur de l'institut André Neher et faisait partie du comité de fondation de l'EJM, je savais quel programme pédagogique je voulais bâtir.

En quoi l'École Juive que vous dirigez est-elle « moderne » ?

Le mot moderne désigne l'ouverture. Nous accueillons les élèves tels qu'ils sont, quelle que soit la pratique familiale. Nous ne demandons pas la Ketouba des parents, et nous avons aussi bien des enfants de familles mixtes que traditionnelles ou chomer chabbat. La force de l'école, c'est son pluralisme. Et pour qu'il y ait ce vivre ensemble, nous avons gardé comme socle le minimum commun. C'est en fait celui des Éclaireurs Israélites : respecter la cacherout, les jours de Yom Tov et ponctuer le Chabbat. Ainsi, toutes les mouvances du judaïsme peuvent se rassembler.

Quel est le cœur de l'enseignement juif de l'école ?

Nous avons choisi de placer l'hébreu moderne au centre des apprentissages. Nous commençons par cette langue vivante et véhicule de communication qui est au programme dès la classe de CE1 (Cita Beit). Cela permet de donner du sens à nos rituels. Une fois que l'on parle et lit l'hébreu moderne,

il est plus facile d'entrer dans le texte sacré et d'en comprendre l'étude par nos commentateurs. Ensuite, l'histoire et l'étude sont évidemment aussi au programme, à hauteur de 8 heures par semaine qui viennent s'ajouter aux 24 heures de l'enseignement national. Ce qui fait que les élèves arrivent au CM2 avec un bon niveau d'hébreu et de connaissances judaïques. Il y a aussi évidemment la pratique du sport, 2 heures par semaine, et des arts. Ce que je remarque, avec le recul de ces 13 années, c'est que parmi les anciens élèves, nombreux sont ceux ou celles qui se sont orientés vers des carrières artistiques. Nous avons énormément développé l'amour et la pratique des arts et de la musique.

Qu'en est-il des activités extrascolaires ?

La force du projet, c'est l'ouverture sur le monde et il y a des sorties scolaires chaque mois. Les enfants ont une très bonne connaissance des musées parisiens, nous accueillons de nombreux intervenants extérieurs et avons participé au projet culture en partage du Musée d'art et d'Histoire du Judaïsme (MAHJ) et de l'Institut du Monde Arabe en 2015. Nous avons également des partenariats avec des écoles du quartier comme Blanche de Castille. Certaines ont accueilli nos élèves pour les récréations quand ils ne pouvaient plus les passer au parc après les attentats de 2015 et avant l'emménagement dans nos nouveaux locaux.

Qui sont les professeurs ?

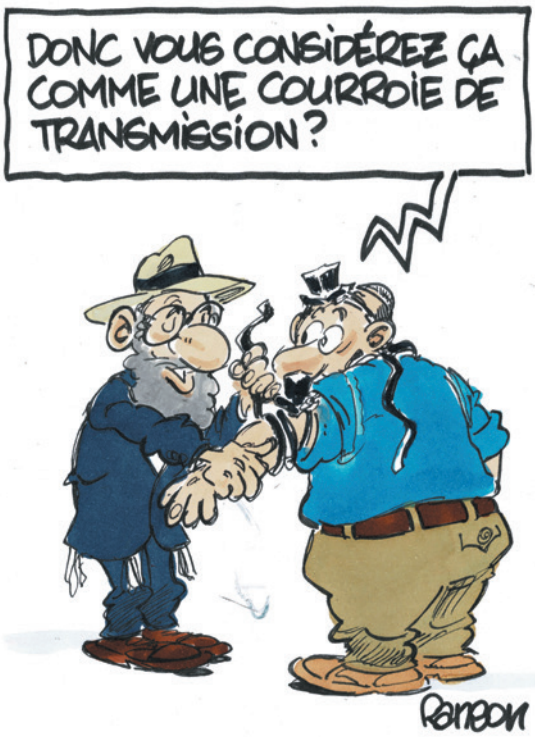
L'équipe enseignante est évidemment diplômée de l'Éducation nationale. Nous essayons de rassembler et de nous entourer d'enseignants qui ont une approche commune de l'enfant : la tonalité principale est la bienveillance. Nous sommes là pour donner une chance à chacun. Il n'y a pas de sélection à l'entrée et pas d'élitisme. Nous privilégions un suivi individualisé et respectons les rythmes de chacun avec des programmes différenciés pour les enfants qui ont un handicap ou sont précoces. Les 200 élèves qui fréquentent l'école et leurs 100 familles créent une petite famille en soi. Nous travaillons main dans la main avec les parents qui sont impliqués dans la sécurité et dans les sorties scolaires.

Quels sont les grands chantiers en cours ?

Nous sommes en pleine formation de l'équipe, notamment en maternelle que nous avons structurée selon la méthode Montessori, avec des ateliers autonomes qui mêlent les âges de trois à six ans. Il y a toute une réflexion autour du numérique. Nous sommes entrés dans le nouveau bâtiment avec de nouveaux outils, notamment en passant à la e-methode Talam pour l'hébreu, et les outils ont encore été développés pendant le confinement et cette période d'épidémie de COVID 19. Grâce à cela, nous avons réussi à garder le rythme des apprentissages et à garder un lien affectif avec les élèves.

Que représente la bar-mitsva de l'École Juive Moderne ?

Treize ans, c'est une maturité sur le plan de la qualité des enseignements, l'équipe pédagogique s'est fidélisée dans la durée. Et nous créons notre première classe de collège avec la 6e qui démarre à la rentrée prochaine et que nous pourrons proposer aux 23 élèves de CM2. Nous les garderons avec nous alors que ces jeunes et leurs parents ne se reconnaissent pas dans les collèges juifs existants. ■



UN LIVRE COLLECTOR POUR LA BARMITSVA DE L'EJM

Dans un livre riche, dont l'esthétique signée Mélissa Piallat et Judith Meyerson rappelle un peu Keith Haring et financée par les amis de l'école, l'EJM fête sa bar-mitsva. Les proches, enseignants et anciens élèves y témoignent. Alors que les 13 ans devaient être marqués par la performance « EJM 13 EN DANSE », que les enfants auraient dû présenter le 1er avril 2020 à Courbevoie devant 1000 personnes, c'est par écrit que la fête a lieu. Dans cette brochure, le projet d'ouverture de la 6e est expliqué, on nous raconte 13 années de transmission. On nous parle aussi du projet pédagogique, de l'accent mis sur l'hébreu moderne, les arts et aussi sur la manière dont l'équipe pédagogique a su se mobiliser pour poursuivre sa mission malgré l'épidémie de COVID 19. La directrice Josée Vaisbrot souhaite à l'école pour ses 20 ans la création de tout un cycle jusqu'au lycée ! Un beau programme. ■

© Steve Petteway, Collection of the Supreme Court of the United States

DOSSIER THÉMATIQUE - PORTRAIT

RUTH BADER GINSBURG

SUPER HÉROS, PROPHÈTE ET SAGE

Par **TAMIA MENEZ-BCHIRI***

« *Je suis une juge, née et élevée juive et fière de l'être. L'exigence de justice est au cœur de toute la tradition juive. Pendant les années où j'aurai la bonne fortune d'être au service de la Cour Suprême des Etats-Unis, j'espère avoir la force et le courage de servir résolument cette exigence* » : Ruth Bader Ginsburg concluait ainsi une intervention devant le National Council of Jewish Women en 2001.

Par ces mots clairs et précis, elle s'inscrivait indiscutablement dans une tradition et une culture juives. Au lendemain de sa mort, à 87 ans, le 18 septembre 2020, à quelques heures du début de Roch Hachana, de nombreux commentateurs ont rappelé l'inscription en hébreu qui trônait au-dessus de son bureau de la Cour Suprême : « *Tsedek, tsedek, tirdof* » (« Justice, justice, tu poursuivras ») et l'imposante *mezouza* à l'entrée. Au fil de ses écrits et de ses discours, elle n'a cessé d'évoquer les figures de femmes juives audacieuses qui l'ont inspirée, notamment Emma Lazarus et Henrietta Szold, deux sionistes de la première heure. Elle a revendiqué son appartenance à la lignée des juges juifs de la Cour Suprême, mus par une exigence commune de protection des plus démunis, d'égalité et de *tikkoun olam* (contribution à la réparation du monde). Les anecdotes sur la manière dont elle a souvent associé son action juridique majeure à son héritage juif sont légion. À titre d'exemple, en 2019, à l'occasion de la semaine célébrant les droits des personnes LGBTQ+, elle a ouvert la session de la Cour Suprême en portant son « *Torah collar* », une de ses iconiques collerettes sur laquelle était brodé le mot Justice en hébreu.

Alors que la France se déchire sur les contours de la laïcité, la figure formidablement universaliste et solidement juive de Ruth Bader Ginsburg surprend, interroge et donne à voir une toute autre manière d'être juif et citoyen.
On peine à imaginer comment une vieille dame octogénaire juive – et revendiquant sa judéité – a pu devenir non seulement une icône culturelle, « *Notorious RBG* », mais aussi le leader moral et politique de toute une partie de la jeunesse américaine.
Il y a bien sûr une alchimie particulière entre cette femme hors du commun et le modèle américain, ses valeurs, son histoire et sa Constitution. Mais le rôle décisif qu'elle a joué pour l'égalité homme-femme, sa constance et son intégrité, l'alliance revendiquée entre judaïsme et universalisme rayonnent bien au-delà d'un cadre culturel donné. Dans le tumulte que nous vivons, son parcours et sa voix particulière apportent un éclairage salutaire.

Prophète des temps modernes

« Elle était si en avance sur son époque qu'elle a été seule pendant des décennies – nous ne faisons que la rattraper », disait d'elle l'écrivaine Gloria Steinem. Visionnaire, prêcheuse isolée et sans cesse mise à l'écart en raison de son sexe ; pugnace mais sachant parler le langage de son époque ; certaine de la justesse de sa cause et de la manière de la faire triompher, RBG ressemble à s'y méprendre à une prophétesse. Une prophétesse moderne, libérée des doutes et des atermoiements des prophètes bibliques. Elle avance à découvert (à l'inverse d'une Esther), certaine de sa mission (à l'inverse d'un Jonas), prête à tout pour parvenir à graver dans le marbre l'émancipation des femmes. Le chemin est laborieux, ingrat, mais elle persévère, fidèle à la promesse de son prénom – Ruth veut dire « vision » en hébreu.
En 1973, alors qu'elle plaide en tant qu'avocate devant la Cour Suprême, elle cite Sarah Moore Grimké, une féministe du 19ème siècle et déclare : « *Je ne demande aucune préférence pour mon sexe. Tout ce que je demande à nos frères c'est qu'ils retirent leurs pieds de nos cous* ». À la lumière de l'assassinat récent de Georges Floyd, l'image est d'une actualité cruelle mais ne surprend pas, tant ces deux causes sont liées. RBG a toujours dit vouloir obtenir pour les femmes ce que le mouvement des droits civiques avait obtenu pour les noirs : l'égalité juridique reconnue par la Constitution. Cette clairvoyance à rebours de son époque, lumière dans l'obscurité, est aussi un trait prophétique.

Sage, érudite et humble

Prophète mais aussi *tsadik*, le pouvoir qu'elle exerce s'ancre dans une érudition et une humilité immenses, à la manière des Sages de la tradition. Elle est une des premières étudiantes de la Harvard Law School et sort major de la Columbia Law School en 1959. Elle parvient à rester en tête de sa classe et à intégrer la prestigieuse Harvard Law Review alors même qu'elle vient d'avoir un premier enfant et que son jeune mari souffre d'un cancer. C'est une héroïne frêle, presque taiseuse, mais ferme, et qui travaille jour et nuit pour faire avancer la cause des femmes. Elle se fraye un chemin dans le monde judiciaire malgré les rejets et les portes fermées. « *Être femme, Juive et jeune mère, pas facile pour un début* » disait-elle en souriant. Combattante de la liberté au mental d'acier, elle ne rate aucune audience de la Cour Suprême malgré une série de cancers à partir de 2009 et la mort de son mari adoré, Marti, allié et soutien indéfectible, en 2010. Elle excelle et sait ce qu'elle doit à ceux qui l'ont précédée. « *Today, I stand on the shoulders of…* » (« Aujourd'hui, je me dresse sur les épaules de…. ») est une de ses expressions préférées. Son respect pour le débat et la contradiction, son infinie patience pour expliquer, décortiquer, convaincre, les nuits blanches qu'elle a passées plongée dans l'étude et la loi évoquent une atmosphère presque talmudique.

The Disssenter

Super héros, mi-sage/mi-prophète, RBG finit sa vie sous les projecteurs, sorte d'apothéose mêlant reconnaissance et célébrité. Le *happy end* est peut-être la part la plus américaine (et la moins biblique) de cette épopée féministe. Sa nomination à la Cour Suprême en 1994 par Bill Clinton consacre un engagement constant, des victoires majeures et une carrière exemplaire mais c'est à partir de 2013 qu'elle devient « The *Dissenter* ». Elle rédige une opinion dissidente dans le cas *Shelby County v. Holder* pour défendre un dispositif existant de protection du droit de vote des minorités. La force du propos, contrastant avec la voix douce et l'attitude toujours mesurée de RBG, est relayée par les premiers réseaux sociaux. Le fameux « *You can't spell Truth without Ruth* » devient le slogan de ralliement de toute une génération. Suivent les années Trump, les juges libéraux sont progressivement réduits à une minorité. Malgré son attachement à la collégialité non-partisane, RBG prend des positions de plus en plus fermes. Alliée de l'intérieur, elle assume pleinement son rôle de rempart face à la déferlante des offensives républicaines. Ses surnoms « *Ninja de la Cour Suprême* » ou « *Gladiateur du féminisme* » restent très éloignés de la réalité. Elle sera jusqu'à la dernière heure une juriste respectant scrupuleusement l'esprit des lois, attentive à chaque mot et préférant toujours la modération à la colère et la rage.

La gloire de ceux qui ont trouvé leur « chemin particulier »

Ceux qui l'ont côtoyée décrivent une autorité naturelle, une présence imposante. Cette force n'est-elle pas celle qui émane des hommes et des femmes qui ont su suivre « *leur chemin particulier* » et « *accomplir leur vertu propre en ce monde* » (M. Buber) ? La ferveur qu'elle a inspirée aux jeunes générations ces dix dernières années est née de cet alignement parfait entre son cœur, son profond désir de justice, sa vertu propre et sa détermination. Elle a su incarner plusieurs lignes de conduite exemplaires : le courage d'être soi et de ne pas se travestir pour mener à bien les combats d'une vie, la possibilité de puiser dans son héritage pour servir l'universel et l'importance de tout miser sur l'ardeur au travail.

** Tamia Menez B'Chiri est entrepreneure et vit depuis 2019 à San Francisco.*

ACTUALITÉ - DU MONDE ENTIER

PAR YAËL HIRSCH

BRÈVES INTERNATIONALES

#1

JOE BIDEN, LES JUIFS ET ISRAËL

Deuxième Président catholique des Etats-Unis après John Fitzgerald Kennedy, Joe Biden a largement réuni les votes des Juifs américains puisque, selon un sondage GBAO commissionné par *J. Street* au lendemain du vote, 77 % des Juifs américains auraient voté Biden contre 21 % pour Trump. C'est le score républicain le plus bas auprès des Juifs depuis l'élection de Barack Obama en 2008. Alors que certains de ses petits-enfants sont juifs et que Biden raconte avec émotion sa rencontre avec Golda Meir en 1973, le 46e Président américain n'a cessé de défendre en tant que Sénateur l'aide américaine à Israël. Ainsi, même si Biden se montre critique sur la politique israélienne en Cisjordanie, Benjamin Netanyahu a salué l'élection d'un « grand ami d'Israël ».

#2

LA POPULATION JUIVE EUROPÉENNE A DIMINUÉ DE 60 % EN 50 ANS

Selon une étude menée par Daniel Staetsky et Sergio Della-Pergola pour le *Institute for Jewish Policy Research*, de 1970 à nos jours, la population juive européenne a chuté, pour rejoindre les chiffres d'il y a mille ans. 1,3 millions de personnes se déclarent juives aujourd'hui en Europe, soit moins de 10 % de la population juive mondiale, avec des populations vieillissantes comme en Allemagne, où 40 % des 118 000 juifs ont plus de 65 ans. Cet effondrement démographique est dû à la Shoah mais aussi à l'émigration de 1,5 millions de juifs d'ex-USSR après l'effondrement du bloc de l'est.

#3

ASSASSINAT DU SCIENTIFIQUE IRANIEN MOHSEN FAKHRIZADEH

Haute figure du programme nucléaire iranien, membre important des Gardiens de la Révolution, Mohsen Fakhrizadeh est mort ce vendredi 27 novembre, à Absard, ville de l'est de Téhéran. Sa voiture a été attaquée en plein jour. Alors que le guide suprême iranien, Ali Khamenei, a appelé à punir les coupables, samedi 28 novembre, le président iranien, Hassan Rohani, a accusé l'État Israélien de ce meurtre et l'a menacé de représailles.

#4

CONSTITUTION D'UNE COMMUNAUTÉ JUIVE À BLOIS

Le 3 septembre dernier, c'est dans la ferme de Brisebarre que s'est officiellement constituée la communauté juive de Blois, alors qu'elle avait disparu de la ville de François 1er depuis le Moyen-âge. Une idée qui date de 2017, en présence du Grand Rabbin de France, Haïm Korsia, avec la réunion d'une quinzaine de familles juives du Loir-et-Cher et le concours du Président du consistoire régional, Paul Lévy. Pour l'heure, 25 personnes constituent le socle de cette nouvelle communauté juive en France, qui aspire à se déployer.

#5

UN ENFANT DE 9 ANS RETROUVE UNE PERLE D'OR SUR LE MONT DU TEMPLE

Le petit Binyamin Milt participait au programme de tamisage du Mont du Temple lorsqu'il a retrouvé dans son tamis une perle de granules d'or de l'époque du Premier Temple. Ce projet de tamisage vise à récupérer les gravats excavés illégalement et emportés dans la vallée du Kidron dans les années 1990, lors d'un projet de construction d'un lieu saint pour les trois religions monothéistes. La perle a été trouvée en août, sa datation et son authentification datent de novembre et l'association qui organise le tamisage espère bien retrouver le bijou en entier !

L'IMPACT DU CONFLIT SUR LE HAUT-KARABAGH EN FRANCE

Le 25 novembre, le Sénat français a voté, à 305 voix contre 1, une proposition de résolution pour la reconnaissance de la République du Haut-Karabagh, « berceau de la civilisation arménienne », appelant le Ministre des Affaires étrangères à intervenir. À l'issue de 6 semaines de conflit entre Azerbaïdjan et population arménienne, se terminant par un cessez-le feu sous observation armée de 2000 hommes russes, et des dizaines d'Arméniens d'Azerbaïdjan en fuite, l'implication française dans le conflit crée du remous en France.

LA GUERRE DE 2020

Le Haut-Karabagh est une enclave de population majoritairement arménienne, située en Azerbaïdjan. Il a autoproclamé son indépendance en 1991, après la chute de l'URSS, et a pris le nom de République d'Artsakh par référendum en 2017, mais il est resté zone de conflit et n'a jamais obtenu de reconnaissance internationale. Du 27 septembre, date des premières attaques de 2020, avec le bombardement de Stepanakert, capitale du Haut-Karabagh, par les Azéri, au 10 novembre, date du cessez-le feu actant la perte des ¾ du territoire, près des 2/3 des 150.000 Arméniens du Haut-Karabagh ont fui la région. Alors que la Turquie a assuré l'Azerbaïdjan de son soutien et que les Arméniens accusent le pays de soutien militaire aux armées de Bakou par le biais de mercenaires syriens, le conflit renforce les lignes de discorde entre la France et la Turquie.

DES TENSIONS POLITIQUES RENFORCÉES ENTRE LA FRANCE ETLA TURQUIE

Alors que la question de la laïcité après l'assassinat de Samuel Paty a opposé Emmanuel Macron et Recep Tayyip Erdogan, à travers les insultes du président turc mettant en cause la santé mentale du président français et le rappel de l'ambassadeur français à Ankara, fin octobre, le Haut-Karabagh est un autre facteur de discorde majeure entre les deux nations alliées au sein de l'OTAN. Fin septembre, Emmanuel Macron s'est dit « préoccupé » des déclarations guerrières turques vis-vis de cette région. Réaction immédiate du ministre turc des Affaires étrangères, Mevlut Cavusoglu : « La solidarité exprimée par Macron envers l'Arménie, tandis qu'il ne se préoccupe pas des territoires de l'Azerbaïdjan, signifie qu'il soutient l'occupation ».

UN CONFLIT AU CŒUR DE L'ESPACE PUBLIC FRANÇAIS

Les tensions que l'on trouve au niveau politique et international existent aussi au cœur de la société française. Ainsi, lors de la manifestation qui a réuni plusieurs milliers d'Arméniens (15.000 selon les organisateurs, 4.200 selon la police) à Paris, le 25 octobre, la foule s'est mise à scander « Erdogan terroriste » et à demander le retrait de la Turquie de l'OTAN. Et dans une tribune, Ara Toranian, rédacteur en chef des *Nouvelles d'Arménie* et co-président du Comité de coordination des organisations arméniennes françaises (CCAF), dénonce un nouveau génocide arménien et accuse une « *coalition pan-turque* ». À Décines, près de Lyon, le mémorial du génocide arménien a été profané dans la nuit du 30 octobre au premier novembre, avec pour signature le nom d'un parti nationaliste turc. Et le 20 novembre, plus de cent cinquante personnalités, dont Simon Abkarian, BHL, Jacques Attali mais aussi Costa-Gavras, Bertrand Tavernier, Isabelle Giordano, Renaud Capucon, Alain Delon, Michel Hazanavicius, Jean Reno et Alain Ducasse ont signé « L'appel des artistes français en faveur de l'Arménie et de l'Artsakh » dans les pages du *Monde*. ■

#6

TROIS TABLEAUX DE DERAIN RESTITUÉS À LA FAMILLE DE RENÉ GIMPEL.

Juif d'origine alsacienne, ami de Proust, le marchand d'art René Gimpel quitte Paris en 1940, entre dans la Résistance, mais est arrêté en 1944 et déporté au camp de concentration de Neuengamme où il meurt en janvier 1945. Alors que la famille attend la restitution de nombreuses œuvres, le 30 septembre, la Cour d'Appel de Paris a condamné l'Etat à leur restituer trois paysages d'André Derain : *Paysage à Cassis*, *La Chapelle-sous-Crécy* et *La Pinède à Cassis*, conservés au musée d'Art moderne de Troyes et au Musée Cantini de Marseille. Une première après 6 ans de bataille judiciaire.

ACTUALITÉ - TÉMOIGNAGE

ROBERT LEY

QUITTE LA PRESIDENCE DE ARZENOU FRANCE

« PUISQUE J'AI CÉDÉ LA PRÉSIDENCE D'*ARZENOU FRANCE* LE 23 NOVEMBRE, IL EST TEMPS DE REGARDER CE QUI A ÉTÉ ACCOMPLI DEPUIS MON ÉLECTION EN FÉVRIER 2017. »

LE SIONISME LIBÉRAL

Si le « sionisme libéral » est destiné à concilier « sionisme » et « valeurs libérales », j'ai choisi pour *Arzenou France* une mission double :

- *Mieux faire connaître Israël en France, par l'éducation, des conférences-débats et des visites sur place*
- *Défendre le pluralisme religieux en Israël à travers des institutions Israeliennes, notamment l'IMPJ (Israel Movement for Progressive Judaism).*

Pour être efficace, j'ai privilégié les activités en France.

ISRAËL DANS LE MONDE LIBÉRAL FRANCOPHONE

Le premier défi était de trouver la bonne place pour Israël dans les synagogues libérales, en commençant par la mienne, MJLF. Ça n'allait pas de soi. Un bon Juif français trouve toutes sortes de raisons pour ne pas être sioniste : l'accusation de « double allégeance » ; la peur de l'Aliya ; l'allergie au gouvernement israelien.

J'entendais ces arguments en tant que paneliste aux 4ème Rencontres du judaïsme libéral francophone. Je les entends moins dans ma synagogue depuis l'arrivée au conseil d'administration d'un groupe de sépharades qui affichent leur amour inconditionnel d'Israël. La création de JEM a renforcé cette tendance puisque ULIF-Copernic était déjà plus engagée.

LA PLACE D'ARZENOU FRANCE

Ce n'était pas évident, sans budget, mais il fallait offrir des activités nouvelles intéressantes. (Il existait malgré tout beaucoup d'activités liées à Israël, mais pas question de leur donner une étiquette « Arzenou »). J'ai misé sur les conférences – politiques, économiques et sociales – avec des intervenants bénévoles, et j'ai bénéficié d'excellents conférenciers proposés par l'OSM ou Israel Bonds. Revital Shloman ajoutait une touche culturelle aux conférences et organisait des événements autour du cinéma Israélien.

UN LIEN PRÉCIEUX ENTRE LES COMMUNAUTÉS LIBÉRALES

La coopération entre synagogues n'allait pas de soi non plus. Il a fallu attendre le Covid 19 pour créer le déclic décisif qui nous a permis de célébrer *Yom Haatsmaout 2020* ensemble, sur *Zoom*. Chacune des 12 communautés libérales de France – par un chant, un poème, un texte ou un discours – a contribué à une soirée chaleureuse et mémorable, qui a débuté avec un office célébré par six rabbins de *Kerem* (1).

La Journée Israël-Diaspora du 7 Hechvan a offert une deuxième occasion de célébrer ensemble. Ce sont les Israéliens qui ont créé cette fête avec une haggada traduite en français par Jean-François Levy et ma chère épouse Perlette.

DÉPLACEMENT À L'EGLISE

Un grand moment pour moi a été l'invitation, grâce au Rabbin Tom Cohen, à m'exprimer dans une église du 5e arrondissement, devant un parterre de pèlerins qui préparaient un voyage en terre sainte.

C'était une expérience forte mais frustrante. J'ai pu développer mes idées sur le conflit Israélo-Palestinien pendant une demi-heure, puis répondre aux questions d'une assemblée largement acquise à la cause palestinienne. Il faut que ce dialogue se poursuive.

DES RENCONTRES EXCEPTIONNELLES

Les formidables leaders, rabbins et membres des communautés libérales en France sont trop nombreux pour être nommés, donc je me limiterai aux autres personnes exceptionnelles avec lesquelles j'avais le privilège de travailler :

- ***Rabbi Lea Mühlstein***, présidente d'Arzenu Olami est une force de la nature ; elle rajeunit et féminise notre représentation au Congrès. ***Dalya Levy***, ancienne secrétaire-générale, m'a beaucoup appris, et son successeur Dekel Houmash est un modèle d'efficacité.
- ***Gusti Braverman***, Directrice à l'OSM, Jérusalem, a permis à nos jeunes de visiter Israël avec ***Oren Giorno*** et ***Anna Pouillet*** dans les conditions idéales ; elle nous a envoyé d'excellents conférenciers et a subventionné nos *oulpanim*. ***Moshe***

Cohen, chef de bureau à Paris et ancien du Bétar, ne connaissant rien du monde libéral, est devenu un vrai ami.

- ***Gilad Kariv*** (le stratège), ***Anna Kislanski*** (la diplomate) et ***David Bernstein*** (l'efficace) forment une équipe remarquable a l'IMPJ. ***Rabbin Nir Barkin*** et ***Smadar Bilik*** ont écrit la haggada pour la *Journée Israël Diaspora*.
- Parmi les nombreux conférenciers, ***Stéphane Amar*** et ***Gil Mihaely*** continuent à nous éblouir par leurs débats sur l'actualité israélienne. J'ai une pensée aussi pour ***Mickaël Bar Zvi z'l***, un intellectuel dévoué au sionisme (3).

ET ENFIN, LE BILAN ...

Entre le 37e Congrès sioniste mondial en 2015 et le 38e Congrès en 2020, *Arzenou France* a marqué des points :

- Après une campagne acharnée qui nous a amenés à Montpellier et Toulouse, le nombre de nos adhérents s'est accru de 400 à 600, et le nombre de mandats au Congrès d'un à deux.
- À la *Fédération des Organisations Sionistes de France (FOSF)*, nous sommes devenus la force politique la plus dynamique, derrière Likoud, et qui est bien placée au Bureau Exécutif.
- Nous avons maintenu un programme mensuel d'activités intéressantes.
- On nous invite à participer à la Lecture des Noms au Mémorial de la Shoah.
- Nous avons gagné la confiance des dirigeants d'Arzenu Olami, et de l'IMPJ.

CONCLUSION

Israël est l'amour de ma vie, le lien le plus fort de ma judaïté après ma famille. Je suis toujours admiratif du dynamisme du pays, de la diversité du peuple, de la vivacité de sa politique étrangère.

Je suis ravi que Michel Kahn ait été élu pour me succéder, avec un nouveau conseil plus jeune, plus féminin et plus représentatif des communautés libérales de France. Je reste engagé avec lui au Conseil d'Administration d'Arzenou France. J'entame de nouvelles aventures israéliennes avec JEM. ■

1. Organisation des rabbins francophones.
2. Voir : *Pour une politique de la Transmission : réflexion sur la question sioniste*, Les Provinciales, 2016.
3. : Lea Mühlstein a écrit sur le 38e Congrès dans *Hamevasser* no. 209, décembre 2019

Prévention Sécuritaire

FORMATION intra / extra entreprise
SECOURISME - SÉCURITÉ - SÛRETÉ

NOS EXPERTS
vous accompagnent afin d'organiser et de planifier **votre sécurité**.

POUR QUI ?
Pour tous les employés travaillant dans les ERP (**Etablissements Recevant du Public**) et plus particulièrement dans les métiers de l'hôtellerie, de la restauration et de l'industrie du tourisme.

Registre accessibilité handicapés
Assistance et préparation de la commission de sécurité
Document Unique

CONTACTEZ-NOUS
Pierre Levy
pierrelevy@preventionsecuritaire.org
www.preventionsecuritaire.org

ACTUALITÉ

ACTUALITÉ JUIVE

EST DE RETOUR EN KIOSQUES DEPUIS LE 17 SEPTEMBRE

Les médias juifs en France évoluent et se modernisent. Dans ce numéro, nous parlons d'*Actualité Juive*. Après plusieurs mois sans parution papier, suite au confinement du mois de mars, l'hebdomadaire juif français est reparu le 17 septembre. En grave difficulté financière, ce journal, créé par Serge et Lydia Benattar en 1981, a été placé en liquidation judiciaire et repris par Marc Eisenberg et le groupe Almanacc Editions, dans lequel on trouve *Judaïques FM* et *Radio J.* Avec la rédactrice en chef, Yaël Scemama, ils nous parlent de la nouvelle version d'*Actualité Juive*.

MARC EISENBERG

PAR **YAËL HIRSCH**

À la question de savoir pourquoi reprendre *Actualité Juive*, Marc Eisenberg explique qu'il faut que le seul hebdomadaire juif français continue à exister, surtout avec un public cible qui frise le million de lecteurs. Il estime d'ailleurs que c'est un atout politique majeur pour les Juifs de France, notamment « afin de donner des informations plus exactes sur Israël que les autres médias qui n'arrêtent pas de délégitimer le pays ». *Actu J* est également « un acteur d'influence vis-à-vis des décideurs politiques ».

Yaël Scemama, qui travaille chez *Actu J* depuis plus de 15 ans, assure désormais la rédaction en chef aux côtés d'Alexis Lacroix, directeur de publication et également directeur des rédactions des radios *Judaïques FM* et *Radio J*. Pour elle, l'histoire d'*Actualité Juive* et de ceux qui ont rempli ses pages permet de comprendre les grands enjeux de la communauté juive en France et l'importance de l'engagement communautaire. Elle perçoit son hebdomadaire comme un média « complètement dans son temps » et ajoute qu'il n'est pas question d'être « hors sol » : *Actu J* est et doit rester « populaire », comme le dit Marc Eisenberg. Alors que la rédaction a été maintenue à 70 % et que les rubriques sont conservées, le courrier des lecteurs prouve depuis septembre qu'*Actualité Juive* a manqué et que son retour en kiosques est vécu comme une source d'espoir dans une communauté très touchée par le coronavirus. Entre septembre et novembre, le nombre d'abonnements est passé de 2300 à 3000. Mais il en faudrait encore plus, à l'heure où les ressources publicitaires liées à l'évènementiel et à la restauration s'effondrent.

Sur le fond, *Actu J* reste la courroie de transmission de la vie de la communauté juive française, et s'adresse à tous les membres de la communauté. Toutes les tendances religieuses s'y retrouvent. C'est pour cela que le magazine a renoué avec sa tradition annuelle de petit-déjeuner avec le Grand Rabbin de France pour les fêtes juives, et qu'il a proposé à Haïm Korsia la couverture du premier numéro qui ressortait en version papier le 17 septembre. Mais ce caractère rassembleur n'empêche pas le débat. Pour Yaël Scemama, « *Actu J* doit redevenir l'endroit du débat communautaire en donnant la parole à chacun dans sa spécificité et sans a priori ». Un débat nourri par des signatures d'éditorialistes comme Alexandre Adler, Christophe Barbier, Michaël Darmon ou André Kaspi et des dossiers de fond, comme par exemple une enquête sur la présence de l'islam intégriste dans les services publics de la République, accompagné d'une tribune de Jean-Pierre Obin et d'un entretien avec Jeannette Bougrab, ou encore un grand dossier sur les 150 ans du décret Crémieux. Les pages culturelles et internationales sont aussi fournies et l'hebdomadaire peut aussi bien prendre l'actualité à bras-le-corps sur certains sujets que décider, pour d'autre sujets, d'offrir à ses lecteurs un recul analytique ou historique.

Après l'étape de la nouvelle maquette, plus élégante et épurée que la précédente, plusieurs changements sont en cours : *Actu J* construit une véritable politique numérique à travers son site et ses réseaux sociaux, une synergie se met en place avec les autres médias du groupe Almanacc Editions, ainsi qu'une meilleure couverture du territoire. Marc Eisenberg désire « donner plus de place aux activités dans les régions », où il y a souvent peu d'information et néanmoins une vie juive importante. À court terme et pour dépasser les mois sombres et le Coronavirus, le pari est de donner envie aux familles juives de France d'offrir aux proches des abonnements d'*Actualité Juive* pour les fêtes de 'Hanouka.

actualitejuive.com

Ancien élève de l'École Normale supérieure de Cachan, Thibaut Trétout est agrégé, enseignant et docteur en histoire. Spécialiste de la monarchie et du XIXe siècle, il propose avec ses chroniques un bel antidote aux idées reçues.

LA TRIBUNE DE THIBAUT TRÉTOUT

© Gweltaz Le Fur

LA LIBERTÉ EN PARTAGE : TRANSMETTRE LES VALEURS DE LA RÉPUBLIQUE DANS LA FRANCE CONTEMPORAINE

Qui ne se souvient, pour avoir étudié, ne serait-ce que rapidement, la double entreprise de républicanisation des esprits et de nationalisation de la République menée en France après l'adoption des lois Ferry, de l'adresse rédigée par Ernest Lavisse, en page de couverture, à l'attention des enfants ses lecteurs ? « Tu dois aimer la France parce que la nature l'a faite belle, et parce que son histoire l'a faite grande. » Ainsi celui que Pierre Nora avait si justement surnommé « l'instituteur national » entendait-il établir dans le *Petit Lavisse*, ce « bréviaire républicain », un lien d'intelligence sensible et charnelle avec son jeune public.

Le plus édité, et le mieux appris sans doute – si ce n'est avec, par le cœur – des manuels d'histoire, parut en 1913, à la veille ou presque de la Première Guerre mondiale : coïncidence fâcheuse, qui fait de l'ouvrage, compilation téléologique du patriotisme intégral, le fourrier tertio-républicain du chauvinisme cocardier et l'expression paradigmatique de l'enrégimentement des masses anéanties ou brisées par la première apocalypse du vingtième siècle.

Qu'il peut paraître doux, cependant, à nos oreilles contemporaines qu'écorchent sans pitié ni vergogne les injonctions identitaires et les prescriptions sécuritaires, le patriotisme faussement naïf du père Lavisse : non qu'il s'agisse, évidemment, de déplorer ici la mise à mort historiographique du « roman national » français, ni d'en appeler, de quelque façon que ce soit, à rebours des intentions manifestes d'un certain ministre de l'Éducation nationale, à un catéchisme de la macronie.

S'il peut susciter un certain sentiment, presque troublant, de « nostalgie », c'est que l'apparente simplicité d'Ernest Lavisse nous parvient d'un autre temps, à ne pas idéaliser certes, mais d'un temps semble-t-il d'exception, où les cadavres ne s'entassaient pas, jour après nuit, nuit après jour, dans nos hôpitaux et dans nos EHPAD, un temps passé, donc, où ne venait pas hanter ses collègues le cadavre décapité de Samuel Paty, où la figure du « maître » - et de la « maîtresse » - était quasiment tutélaire, un temps de l'innocence où, sans doute, aucun élève, *a fortiori* âgé de 13 à 14 ans, n'aurait vendu – littéralement, s'il faut en croire la mise en examen récente de trois collégiens français pour « complicité d'assassinat terroriste » – son professeur à un assassin.

Enseignant, qui pis est d'histoire-géographie, dispensateur privilégié d'Enseignement Moral et Civique (E.M.C.), cet objet pédagogique non identifiable destiné censément à prévenir, tel que l'avait conçu Najat Vallaud-Belkacem dans un agenda « post-Charlie », les dérives mortelles du fanatisme religieux, j'avoue avoir ressenti quelquefois, depuis ce 16 octobre 2020, de façon fataliste au demeurant, le sentiment bizarre de pouvoir à mon tour être abattu sur le chemin de l'école, et le besoin de m'assurer, par une contorsion devenue réflexe des vertèbres, que j'avais toujours la tête sur les épaules. Rien là de très surprenant, et je sais, pour avoir subi moi aussi l'escamotage, à la rentrée des vacances de la Toussaint, d'une véritable concertation avec mes collègues, et pour n'avoir pas su dire grand-chose à mes élèves – sinon que je les plaignais de devoir vivre dans le monde tel qu'il va – que la sidération, hélas, ne guérit rien.

Au nombre des missions, multiples, qui incombent aux enseignants, la transmission des valeurs de la République est un impératif éthique, que nous n'avons jamais eu besoin d'aucune directive pour mettre collectivement en œuvre. Valeurs énonçables simplement – voire caricaturalement –, qui sont, outre la devise de la République, ses prolongements, soit, selon le *vade-mecum* en vigueur, la laïcité et le refus de toute forme de discrimination. Valeurs complexes, donc, qui supposent de reconnaître en chacune et chacun l'inaliénable et sacrée dignité de tout être humain, dans le respect de toutes les différences et croyances – ou absence, évidemment, desquelles croyances – aussi longtemps qu'elles ne sont pas mortifères, et participent de la possibilité de débats contradictoires, fondés sur le principe supposément intangible de la reconnaissance des libertés qui restent l'apanage des démocraties, au premier rang desquelles la liberté de surveiller qui nous surveille, et celle, privilège insigne, de pouvoir au moins porter plainte au nom du droit contre l'État, se prétendît-il de droit. *Terminat lamentatio magistrorum*.

D'expérience, récente et partagée avec eux, une chose me paraît sûre au moins, heureux résultat d'une carrière longuement effectuée dans le secondaire : les élèves, en France, sont, très majoritairement, plus que démocrates. Attentifs, si ce n'est sourcilleux lorsqu'il s'agit de « leurs » libertés telles qu'ils les perçoivent ou conçoivent à l'âge qui est le leur, pour ma part au lycée, j'imagine au collège et dans les écoles, nos enfants pour la plupart sont, de leur plein gré, des citoyennes et citoyens non seulement en devenir, mais des défenseurs en puissance de la démocratie, au sens le plus noble du terme. Des adultes en construction, qui ont à cœur, et savent par cœur, le prix des sacrifices qu'a coûtés la Déclaration universelle des droits de l'Homme, la valeur de nos droits humains, et l'exigence de leur défense : ils auraient été, et sauraient être encore, *Rosenstraße* à Berlin, « parapluies » à Hong-Kong, *Black Lives Matter anywhere* ou « balayeurs » en Géorgie.

Le sens, en somme, l'essence peut-être, de la transmission des valeurs démocratiques de la République française, pourrait résider moins dans les leçons que les adultes prétendent inculquer, que dans ses incarnations vivantes et à venir : les plus jeunes d'entre nous, qui ont elles et eux aussi la Liberté et nos libertés en partage. Puisse cet héritage se perpétuer. ■

VIE JUIVE - INTERVIEW

LES RÈGLES D'ABATTAGE SELON LE RITE JUIF ET L'ÉTOURDISSEMENT POST-SAIGNÉE

INTERVIEW DE **LILIANE VANA**
PROPOS RECUEILLIS PAR **YAËL HIRSCH**

DR

La Cour de Justice européenne a été saisie par la Cour Constitutionnelle belge, après le vote d'une loi par les parlements flamand et wallon en 2019, loi interdisant l'abattage sans étourdissement : une loi qui prohibe de facto l'abattage rituel juif et musulman. Alors que l'avocat général a remis ses conclusions le 10 septembre, la Cour européenne va trancher en janvier 2021 pour savoir si ces lois menacent la liberté de religion garantie par la Charte des droits fondamentaux de l'Union européenne. Spécialiste en droit hébraïque, docteur en sciences des religions, Liliane Vana nous éclaire sur la manière dont la loi juive, soucieuse depuis bien plus longtemps que le droit européen d'éviter la souffrance animale, peut nous éclairer pour sortir de l'opposition de principe entre la liberté religieuse et la protection des animaux.

Un sondage réalisé le mois dernier par Savanta ComRes pour Eurogroup for Animals montre sur un échantillon de 20 000 personnes que 87 % des européens souhaitent un étourdissement des animaux avant leur abattage. Est-ce possible dans le cadre de l'abattage rituel juif (et musulman) ?

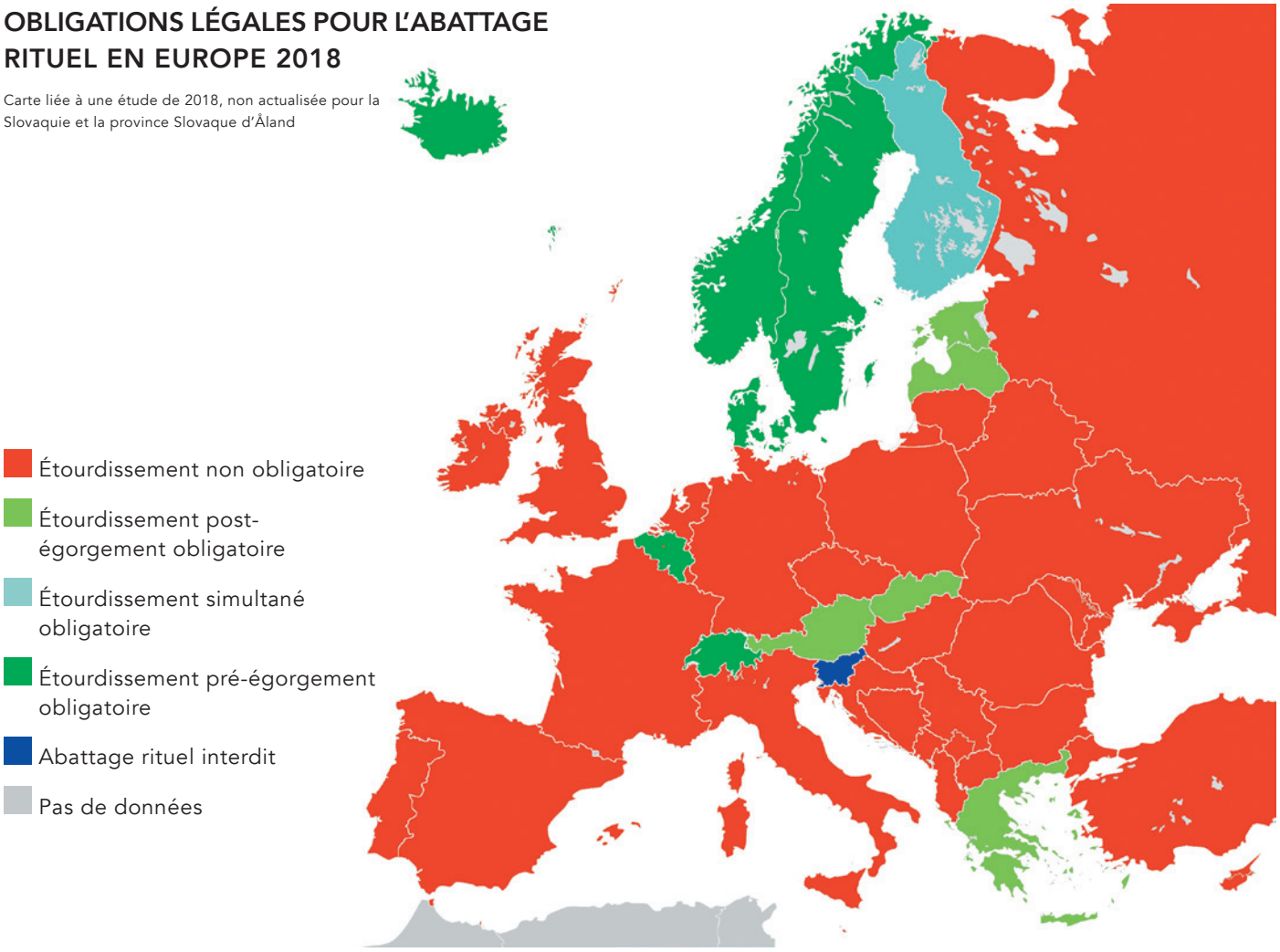
LILIANE VANA La souffrance animale n'est pas une question de sondage et ne se limite pas à l'abattage. Elle est longuement traitée par la Bible et le droit rabbinique, lesquels contiennent une panoplie de lois (*mitswot*) protectrices de l'animal. En voici deux exemples : dans le décalogue, la Torah interdit de faire travailler un animal le jour du shabbat considérant qu'à l'instar des humains, l'animal a droit à un repos hebdomadaire et qu'il incombe aux hommes d'être attentifs au bien-être des animaux et à leurs besoins… Le deuxième exemple porte sur la loi biblique interdisant de faire travailler un âne et un bœuf sous le même joug. Par cette loi, La Torah demande à l'être humain de tenir compte des caractéristiques de chaque animal : le poids, la force et le rythme du bœuf ne sont pas comparables à ceux de l'âne. Sous le même joug ils risquent de souffrir, l'un de la lenteur de l'autre et l'autre du poids de l'un. Le souci majeur de la Torah est exprimé par l'une des lois les plus importantes : «L'interdiction de faire souffrir les animaux» (*tsa'ar ba'aley hayyim*).

Qu'en est-il de l'abattage (shehitah) et de la souffrance animale ?

L.V. La question est peut-être nouvelle dans nos sociétés mais ne l'est pas pour le judaïsme. La *shehitah* et l'ensemble des règles relatives à l'abattage selon le rite juif ont pour objectif l'application de la prescription interdisant la souffrance animale. Toute personne, homme ou femme, peut accomplir l'acte de *shohet* (mais, *de facto, les femmes en sont injustement écartées*) à condition qu'elle soit formée par un maître qui lui aura enseigné les lois relatives à l'abattage, qu'elle ait suivi un stage surveillé et qu'elle ait obtenu le certificat d'habilitation. Le couteau utilisé est réglementaire : il est réservé à la *shehitah* exclusivement,

OBLIGATIONS LÉGALES POUR L'ABATTAGE RITUEL EN EUROPE 2018

Carte liée à une étude de 2018, non actualisée pour la Slovaquie et la province Slovaque d'Åland



Nederlandse Leeuw, based on File:Blank_map_europe.png.

il est lisse, aussi effilé qu'une lame de bistouri et sa taille dépend de l'animal à juguler. Ainsi, l'outil est-il conçu pour empêcher la douleur au moment de la mise à mort. Cependant, grâce à la recherche dans le domaine de l'éthologie, nous savons aujourd'hui que les animaux, étant en pleine conscience, souffrent entre le moment de leur mise à mort et leur mort effective. Comment réduire cette souffrance, cette agonie qui peut parfois se prolonger, c'est la question que nous nous posons aujourd'hui et à laquelle nous répondons en suggérant l'étourdissement.

Qu'est-ce que l'étourdissement ? Est-il permis par la loi juive ?

L.V. L'étourdissement est une pratique qui consiste à rendre l'animal inconscient avant sa mise à mort afin d'empêcher sa souffrance. La première question à poser est celle de savoir si l'étourdissement, en tant que tel, est interdit par la loi juive. La réponse est négative car il va dans le sens de la *mitsvah* interdisant la souffrance animale (*tsa'ar ba'aley hayyim*). En revanche, certaines méthodes d'étourdissement pratiquées aujourd'hui ne sont pas permises par la loi juive. Prenons le cas des bovins que l'on étourdit au moyen d'un pistolet à tige métallique qui va perforer la boîte crânienne de la bête lui faisant perdre conscience. Ainsi ne souffrira-t-elle pas pendant la saignée. Or, d'après la loi juive, l'animal doit être intègre lors de son abattage. Avec une telle méthode la boite crânienne de l'animal est abîmée et l'abattage rituel n'est plus possible. Mais rien n'empêche de chercher d'autres méthodes d'étourdissement qui seraient conformes à la *halakhah*.

Vous êtes néanmoins la première et la seule en France à proposer une solution halakhique pour réconcilier abattage rituel et minimisation de la souffrance des animaux ...

L.V. En effet. Mais notons d'abord qu'aucun état européen ne cherche à interdire l'abattage des animaux selon le rite juif : ce que l'on veut interdire, c'est la souffrance animale telle qu'elle existe aujourd'hui, à savoir une *shehitah* sans étourdissement. Or, l'étourdissement n'est pas en lui-même interdit par la loi juive. Il est donc possible de le pratiquer **après** la saignée en respectant certaines règles - ce qui permettrait de limiter grandement la souffrance de l'animal. Et ceci est conforme à la halakhah. J'irais encore plus loin en soutenant que les Juifs pratiquants soucieux de la *shehitah* et de la *kashrut*, devraient être les fers de lance de cette bataille et être les premiers à se prononcer en faveur de l'étourdissement post-jugulation. ■

DOSSIER THÉMATIQUE - PORTRAIT

JONATHAN SACKS

« UN HOMMAGE EN FORME D'ÉTUDE »

Par **ANNA GOURDIKIAN ET ANNA KLARSFELD***

L'ancien Grand Rabbin du Royaume-Uni Jonathan Sacks est décédé le 7 novembre dernier. Figure du mouvement orthodoxe, il était une source d'inspiration pour des Juifs de tous les courants, et sa voix portait bien au-delà du monde juif tant les valeurs qu'il prônait étaient universelles. Militant infatigable du dialogue et de la tolérance, combattant sans relâche toute forme de violence religieuse, il était une véritable lumière pour toutes les nations. Par cet article, nous souhaitons lui rendre un hommage en forme d'étude.

En 2013, Jonathan Sacks répondait aux questions d'un journaliste du magazine anglais « *The Jewish News* ». Ils faisaient ensemble un bilan du mandat de Sacks comme Grand Rabbin du Royaume-Uni. Ils parlaient de ses projets. À la fin de l'interview, le journaliste lui a demandé de quelle manière il voulait que l'on souvienne de ses 22 années passées comme Grand Rabbin. Voici la réponse de Jonathan Sacks : « *Continuez à étudier avec moi. Je ne veux pas que vous vous souveniez, je veux que vous continuiez à étudier. Je continuerai à publier des contenus, je continuerai à écrire sur la* paracha *[section de la Torah hebdomadaire], je continuerai à écrire les livres. Étudions ensemble.* »

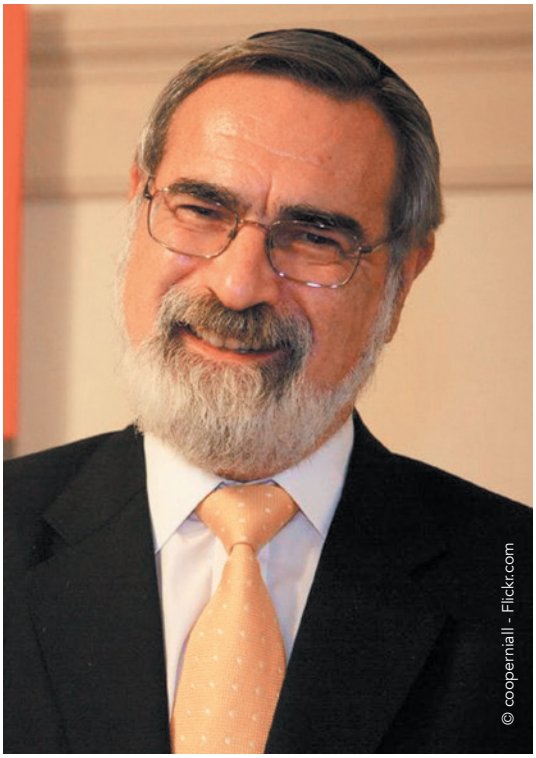
C'est donc de cette manière que nous avions envie de rendre hommage au rabbin Jonathan Sacks : en étudiant. Plus précisément, nous avons choisi de nous plonger dans le texte de la *paracha* lue dans les synagogues la semaine de ses funérailles : '*Hayé Sarah*. Et – mystérieux hasard du calendrier – cette *paracha* nous parle précisément de deuil, et plus particulièrement de celui d'Abraham à la mort de sa femme Sarah.

Le deuil comme rappel de la vie

La première chose qui saute aux yeux du lecteur attentif dans cette *paracha*, c'est qu'alors même qu'elle raconte la mort de Sarah, son titre nous parle de sa *vie* : « *hayé Sarah* », la vie de Sarah. Ce paradoxe apparent reflète une idée centrale dans la conception juive du deuil : l'idée qu'au moment de la mort d'une personne, on doit parler de sa vie, de la personne qu'elle a été, de ses vertus, de ses bonnes actions.

C'est d'ailleurs la première chose que fait Abraham à la mort de sa femme : le texte nous dit qu'il vient faire son deuil, « *lispod* » en hébreu, une racine qui a également donné le mot *hesped*, qui désigne l'éloge funèbre, une coutume qui consiste à parler de la vie du défunt au moment de sa mort.

En réalité, si on est plus précis, Abraham ne rappelle pas « la » vie de Sarah au singulier, mais « *ses vies* » au pluriel. « *Hayé Sarah* », ce sont *les vies* de Sarah. Et ce n'est pas une



anomalie : de façon générale, « la vie » ne se dit en hébreu qu'au pluriel, *Hayim*, « les vies ». Comme si dans une seule vie, on en menait plusieurs, et comme si c'était toutes ces facettes-là qu'il fallait rappeler pour rendre hommage au défunt.

Cette idée se reflète dans une autre étrangeté du texte : on ne nous dit pas que Sarah est morte à 127 ans mais à « 100 ans et 20 ans et 7 ans ». Le rabbin Joseph Soloveitchik, en s'inspirant du Midrash (*Berechit Rabbah* 58 :1), explique que cette formulation montre que Sarah avait gardé l'innocence de ses 7 ans, l'idéalisme de ses 20 ans et la sagesse de ses 100 ans. Autrement dit, en une seule vie, elle en cumulait plusieurs.

Or le rabbin Jonathan Sacks était lui-même un merveilleux exemple de cette pluralité de la vie, lui qui était à la fois rabbin, philosophe (formé à l'université de Cambridge), et d'une certaine façon homme politique, puisqu'il était Lord et conseillait bien des grands de ce monde (le prince Charles lui a d'ailleurs rendu un hommage émouvant).

À cela, il faudrait encore ajouter qu'il était un mari et un père, et l'un des plus beaux *hespedim* prononcés à sa mort fut très certainement celui de sa fille Gila, dans lequel, au nom de sa fratrie, elle racontait ce que leur père leur avait laissé en héritage : la croyance que rien n'est impossible et la liberté d'être soi, même si cela contrevient à la volonté de ses parents. Ce *hesped* illustrait ainsi un autre élément essentiel dans la conception juive du deuil : l'idée que la mort doit être considérée comme un moment de transmission.

Le deuil comme moment de transmission

Dans cette même *paracha* de *'Hayé Sarah* où se dessine le rituel du deuil, il est aussi question de transmission. D'abord, à travers le champs acquis par Abraham pour enterrer Sarah. Pour l'acheter, il passe par une très longue négociation avec les Hittites, qui ne veulent pas lui vendre la terre, mais veulent la lui donner.

Alors les commentateurs s'interrogent : pourquoi Abraham tient-il absolument à acheter la terre ? Certains ont répondu qu'il voulait en être propriétaire pour pouvoir ensuite la transmettre aux générations futures. On voit donc bien comment la mort de sa femme est l'occasion pour Abraham de réfléchir à son héritage.

Il s'occupe également de transmission d'une autre façon, en faisant chercher une femme pour son fils Isaac. Il la trouve en la personne de Rébecca, qui fait alors irruption dans le récit. D'ailleurs, les Sages n'ont pas vu comme une simple coïncidence le fait que Rébecca arrive dans l'histoire juste au moment où Sarah meurt. Selon le Sforno, un commentateur italien du XVème siècle, Sarah ne serait morte qu'après qu'Abraham fut informé de la naissance de Rebecca, et donc en quelque sorte, une fois qu'il sut que la relève était assurée.

Comme si, mourir, c'était « passer le flambeau », à charge pour ceux qui restent de prendre la relève ! Et de fait, on constate bien souvent que le départ des personnes que l'on aime, que l'on admire, est un moment où l'on s'inspire de leurs vies et où de grands changements peuvent survenir dans la nôtre.

Les leaders commencent le voyage…

En ce sens, la disparition du rabbin Jonathan Sacks nous laisse un message qui s'adresse à tous, un message qui résonne avec le dossier de ce numéro de *Chema* sur la transmission et la jeunesse. Ce message, il l'a lui-même exprimé avec une grande éloquence dans son propre commentaire de la *paracha 'Hayé Sarah*, dont nous vous avons proposé une lecture.

Dans *Covenant and Conversation*, son recueil de commentaires de *paracha*, il écrivait : « *La leçon la plus importante de* 'Hayé Sarah *est peut-être que les grandes promesses – une terre, une descendance innombrable – ne se réalisent qu'à travers des petits pas. Les leaders ont une vision, mais ils savent qu'il y a long chemin pour l'accomplir. On ne peut atteindre son objectif qu'un acte après l'autre, un jour après l'autre. Abraham avait acquis un seul champ et avait un seul fils pour poursuivre l'alliance. Pourtant il ne se lamentait pas, et il est mort serein et satisfait.*

Pourquoi ? Parce qu'il avait commencé. Parce qu'il avait laissé aux générations futures une base sur laquelle construire. Tout grand changement est l'œuvre de plus d'une génération, et aucun de nous ne vivra assez pour voir pleinement accompli le fruit de ses efforts. Les leaders fixent un cap, commencent le voyage, et laissent derrière eux ceux qui le poursuivront. Cela suffit à rendre leur vie immortelle. » . ■

*Anna Gourdikian et Anna Klarsfeld sont les fondatrices du Cercle d'étude pour jeunes adultes *Ladaat*.

https://www.facebook.com/torahwithanna

D'ABRAHAM À CHARLIE HEBDO : LA TRANSMISSION ICONOCLASTE

LA CHRONIQUE D'EMMANUEL NIDDAM

Chaque saison, le psychanalyste et psychologue clinicien Emmanuel Niddam, actif au sein de l'association Maavar à Paris, mobilise sa discipline ainsi que les traditions juives et philosophiques pour interroger un point sensible de notre culture.

DR

EN 1937, FREUD ÉCRIVAIT : « IL SEMBLE PRESQUE, CEPENDANT, QU'ANALYSER SOIT LE TROISIÈME DE CES MÉTIERS « IMPOSSIBLES », DANS LESQUELS ON PEUT D'EMBLÉE ÊTRE SÛR D'UN SUCCÈS INSUFFISANT. LES DEUX AUTRES, CONNUS DEPUIS BEAUCOUP PLUS LONGTEMPS, SONT ÉDUQUER ET GOUVERNER. »[1] MALGRÉ CET IMPOSSIBLE, CETTE INSUFFISANCE, LA CULTURE HUMAINE POURSUIT SA ROUTE. QUELQUE CHOSE PASSE. MAIS COMMENT ?

Si quelque chose passe, c'est peut-être aussi avec de l'agressivité. Voilà ce qu'Octave Mannoni[2] illustrait par les sciences. *Copernic réfutait Ptolémée, il lui devait cependant une connaissance relativement valable des apparences du ciel. Mais un sentiment de reconnaissance aurait gêné son travail. Les chercheurs d'aujourd'hui traitent leurs prédécesseurs avec peu d'égards dans la mesure où leur ambition est de les corriger, car la science n'avance pas autrement : toute réfutation légitime est décisive, toute loi universellement admise garde un statut d'hypothèse non encore réfutée.* »[3] Si un degré d'agressivité est nécessaire à l'avancée de la science, quelque chose se maintient d'un scientifique à un autre. Malgré une rupture conceptuelle radicale, il reste quelque chose de Newton chez Einstein, ne serait-ce que l'interrogation sur la gravitation.

À contre-courant des ruptures radicales entre générations, quelque chose subsiste, tisse sa toile, jusqu'à transmettre un reste.

Dans la Torah, une fine illustration nous parvient par la voix d'un verset d'apparence anodine : « Harân mourut du vivant de Tèrah son père, dans son pays natal, à Our-Kasdim. »[4]. Rachi révèle que s'y dissimule une référence à l'histoire transmise de bouche de Juif à oreille de Juif, consignée dans le Midrach. Il s'agit de deux infanticides, l'un réussi, par Tèrah sur Haran, l'autre manqué, de Tèrah sur Avram[5]. La narration figure cette explosion de violence à la suite d'une confrontation initiée par le fils, Avram, contre son père : « Tèrah était un fabricant d'idoles. Il partit une fois quelque part et laissa Avram les vendre à sa place. […] Une femme est entrée avec une assiette de farine et demanda : «Prends ça et offre-le-leur.» Avram prit ensuite un bâton et brisa les idoles, puis mit le bâton dans la main de la plus grande. Quand son père revint, il demanda : «Que leur as-tu fait ?» L'une des idoles a dit : «Je dois manger d'abord», une autre a dit : «Je dois manger d'abord». Alors, la plus grande idole s'est levée, a pris le bâton et a cassé les autres». «Pourquoi te moques-tu de moi ? Ont-elles une connaissance ?» dit Tèrah. «Tes oreilles ne devraient-elles pas entendre ce que ta bouche a dit ?» dit Avram. Alors Tèrah s'est emparé de lui et l'a livré à Nimrod[6]. »

Tout de même, l'objet de la confrontation menée par le fils contre son père n'est rien de moins que le dogme fondateur de la religion des hébreux : Dieu est unique et échappe à toute représentation matérielle. Puis, un vertige s'ouvre en songeant aux échos transmis par cette scène au travers du temps.

À un niveau tout à fait littéral, on peut lire la tentative d'infanticide d'Abraham sur Isaac d'une autre manière. L'agentivité du Dieu intervenant alors dans l'objectif de désapprendre à Abraham ce que son père lui a transmis, c'est-à-dire « Un enfant est tué[7] ». Tèrah, au moment où il croit *uniquement* vouloir tuer Avram, lui transmet *en même temps* l'idée funeste selon laquelle il est possible de tuer son propre fils. Seul le désapprentissage par la force d'une puissance invocante[8] permettra à Abraham de lâcher ce reste mortifère.

Dans notre actuel, quelque chose subsiste en l'humanité de cette scène mythique, dont la représentation dépasse les frontières du judaïsme. Ce reste est au moins double.

D'un premier côté, nous héritons d'une modalité d'appel à la raison de l'autre grâce au recours à la caricature. Ainsi, dans l'histoire inventée et racontée au père, comme dans la phrase «Tes oreilles ne devraient-elles pas entendre ce que ta bouche a dit ?», l'humour, le cynisme, l'offense, passent par une représentation caricaturale, pour pénétrer l'autre avec force, jusqu'à toucher le fond de sa raison.

Du côté opposé, il nous reste une modalité de la réaction. Lorsque l'on se sent touché si profondément, lorsque sa propre contradiction jaillit sous ses propres yeux, il vient tristement à l'esprit la possibilité de réagir par une violence… radicale.

Avec la transmission d'une possibilité de controverse par une féroce caricature, circule parallèlement, en opposition constitutive, la transmission d'une possibilité de violence radicale. Manifestement, ces deux possibilités ont traversé les siècles jusqu'à nous, comme le souligne Yannick Haenel dans les pages de *Charlie* :

« Il y aurait de quoi désespérer, mais cette volonté très claire des islamistes de raturer ce procès et d'en contredire l'efficacité appelle, au contraire, de notre part une détermination plus aiguë à penser ce qui voudrait échapper à la pensée elle-même : l'obscurantisme n'a-t-il pas désigné l'objet même de sa phobie en coupant la tête à un enseignant ? Le cerveau, le savoir, la connaissance, la compréhension, la faculté d'expliquer, de faire entendre, de transmettre : voilà ce que l'islam radical redoute. »[9]

Il existe une transmission de la violence. Et il semble que la voix venue des cieux soit jusqu'ici impuissante à l'interrompre. Aussi, devrions-nous assumer l'autre héritage, celui de la férocité nécessaire pour que quelque chose de la raison passe, se transmette. Cela commence notamment par protéger, avec soin et reconnaissance, celui qui tient la position périlleuse de l'iconoclaste. ■

[1] FREUD S., « Analyse terminée et analyse interminable » (1937) In *Revue française de psychanalyse*, tome XI, n° 1, 1939, p. 33
[2] Ethnologue, Psychanalyste, 1889 - 1989
[3] Octave Mannoni, *Ça n'empêche pas d'exister*, Editions du Seuil, Paris, 1982, p. 7-8
[4] Berechit 11 28
[5] Nous essayons de nous conformer à la temporalité du prénom du premier patriarche : Avram devint Abraham bien après cet épisode.
[6] Nimrod, leader de l'aventure de Babel, a ensuite jeté Avram dans les flammes, qui en ressortit vivant.
[7] Voir Sigmund Freud, *Un enfant est battu* (1919), Petite Bibliothèque Payot, 2019
[8] Berechit 22 – 11 – « Mais un envoyé du Seigneur l'appela du haut du ciel, en disant : «Abraham! Abraham!» »
[9] Yannick Haenel, « Remarques sur ce qui nous arrive » in *Charlie Hebdo*, 9 novembre 2020, faisant référence au procès des attentats de janvier 2015.

CASIP-COJASOR
FONDATION 1809

« Au nom de tous ceux qui bénéficient de votre générosité, je vous remercie de répondre avec fidélité à notre appel »

Éric de Rothschild
Président de la Fondation Casip-Cojasor

LA SOLIDARITÉ *nous rassemble*

ENCORE PLUS AUJOURD'HUI !

Notre première urgence est de répondre à une montée exceptionnelle de la détresse sociale, provoquée par la crise sanitaire. Votre soutien nous permet d'aider plus de 20 000 personnes de la communauté juive.
EFFECTUEZ VOTRE DON AVANT LE 31/12/2020 ET BÉNÉFICIEZ D'UNE DÉDUCTION DE 75% DE VOTRE IMPÔT SUR LE REVENU*.

WWW.CASIP.FR ou 01.49.23.71.40
8 RUE DE PALI-KAO 75020 PARIS

- Accompagnons les personnes en situation de handicap
- Améliorons le quotidien des plus isolés et fragiles
- Poursuivons la livraison de repas casher
- Luttons contre l'exclusion sociale
- Aidons les personnes vulnérables

RÉSERVEZ VOTRE DON AU CASIP-COJASOR,
QUI SAURA EN FAIRE BÉNÉFICIER TOUS CEUX QUE NOUS AIDONS.
FAITES-NOUS CONFIANCE, VOTRE DON SERA TRÈS UTILE !

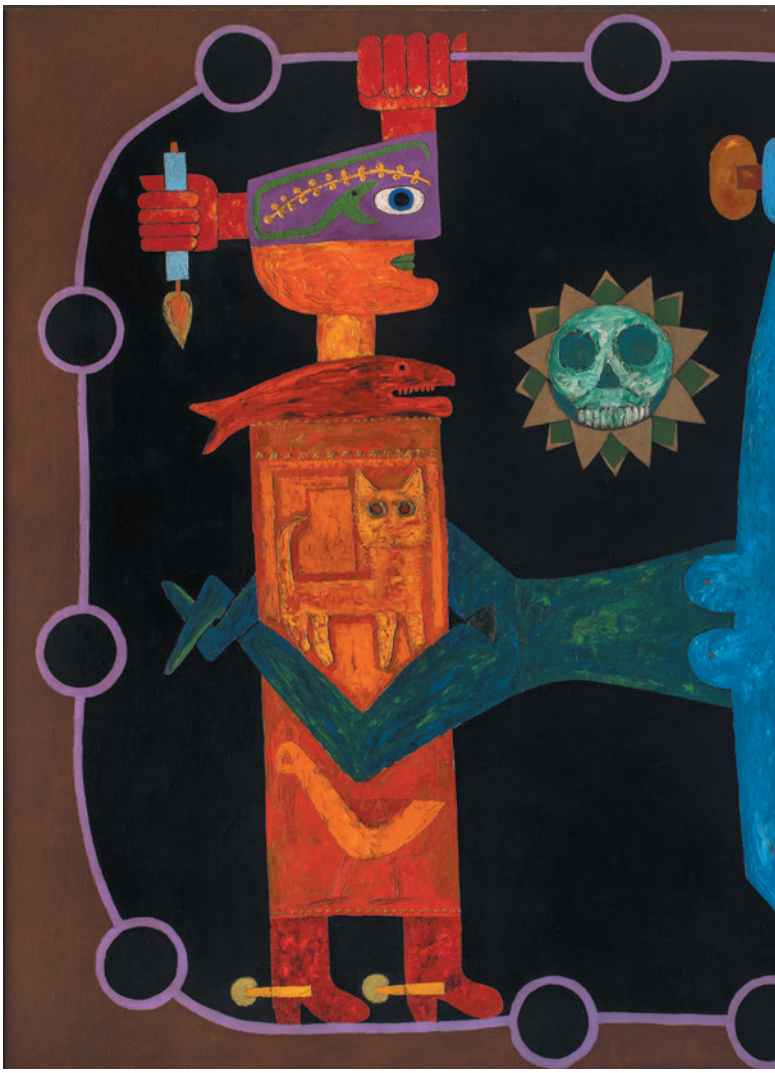
(* Jusqu'à 1000€. Au-delà 66% dans la limite de 20% du revenu imposable).

5 ŒUVRES DE VICTOR BRAUNER

PAR SOPHIE KREBS

Conservatrice en chef au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, Sophie Krebs commente pour nous cinq œuvres emblématiques de la splendide rétrospective dédiée au peintre juif, roumain et surréaliste
Victor Brauner. L'exposition rouvre le 15 décembre.

www.parismusees.paris.fr/fr/exposition/victor-brauner



1. AUTOPORTRAIT - 1931, Huile sur toile (0.22 m x 0.162 m),
Crédit photographique : Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN - Grand Palais / image Centre Pompidou, MNAM-CCI © Adagp, Paris 2020

« J'ai voulu faire un portrait minuscule de moi-même devant une glace et j'ai voulu le faire un peu extravagant. Comme tout était possible j'avais un œil ». Cet autoportrait de 1931 peint à Paris illustre « le hasard objectif » de Breton en annonçant l'énucléation qui aura lieu en 1938, lorsque Brauner s'interpose entre Dominguez et Francés.
C'est, avec la guerre, l'événement le plus important de sa vie.

2. LA PORTE - 1932, Huile sur toile (55.88 × 71.12 × 2.54 cm)
Los Angeles County Museum of Art Crédit photographique : Museum Associates / LACMA Victor Brauner Estate / Artists Rights Society (ARS), New York © Adagp, Paris, 2020

Ce tableau d'architecture déroutante est peut-être l'entrée vers le monde intérieur de l'artiste. C'est un collage de motifs, « choisis librement et sans prévision » et venus d'œuvres précédentes : les viols, la langue, le drapeau...
Ils créent une totalité politique, mise en perspective comme une scène de théâtre à laquelle l'œil assiste, impuissant.

4. FORCE DE CONCENTRATION DE MONSIEUR K. - 1934, Celluloïd, fil de fer, huile sur toile (1.485 m x 2.95 m)

Crédit photographique : Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais /image Centre Pompidou, MNAM-CCI © Adagp, Paris, 2020

Dans ce diptyque, Monsieur K est à la fois une bête et un ogre moderne. C'est une figure de despote à la Ubu, qui résonne avec le climat politique européen. Il a des moustaches, qui seraient celles du beau-père de Brauner et naît avec l'affaire Violette Nozière, une jeune femme parricide qui avait fasciné son époque.

3. CÉRÉMONIE - MAI 1947, Huile sur drap de coton rentoilé (190 x 238 cm). Fonds de dotation Jean-Jacques Lebel et Hopi Lebel, Victor Brauner © Adagp, Paris 2020, Jean-Louis Losi © Adagp, Paris 2020.

Ce tableau totémique figure la lutte du masculin et du féminin, du vertical et de l'horizontal. L'homme a plusieurs animaux sur lui et des éperons de cowboy. La femme ésotérique est nocturne. Brauner s'est inspiré de la rébellion de 1947 des détenues de la prison de Fresne. En bon surréaliste, il prend fait et cause pour les révoltés.

5. FORCE DE CONCENTRATION DE MONSIEUR K. - 1934, LE SURRÉALISTE - JANVIER 1947, Huile sur toile (60 x 45 cm),

Crédit photographique : The Solomon R. Guggenheim Foundation, Peggy Guggenheim Collection, Venice, 1976 © Adagp, Paris, 2020

Après la clandestinité, Brauner réintègre Paris et prépare l'exposition internationale du Surréalisme 1947, où il expose une toile très proche, Les amoureux. Brauner reprend ici la figure *du bateleur* du fameux tarot surréaliste de Marseille et son ésotérisme : c'est lui qui capte l'énergie cosmique et la transformer en création pour la donner au monde.

CARNET DES LIVRES

en partenariat avec

LAMARTINE

Historien, Maître de conférences, actuellement en détachement à l'École française de Rome comme directeur des études pour le Moyen Âge, Pierre Savy dirige *Histoire des Juifs, un voyage en 80 dates de l'Antiquité à nos jours*. Il s'agit d'un ouvrage qui vient de paraître aux Presses Universitaires de France et qui retrace l'Histoire des Juifs du règne du pharaon Mérenptah (1207 avant notre ère) à nos jours.

« Il y a une cohérence de l'Histoire des Juifs »

de Pierre SAVY

Propos recueillis par Jonas Jacquelin

Dans quelle tradition historiographique s'inscrit l'Histoire des Juifs en 80 dates ?

Notre livre est bien sûr tributaire des grands travaux écrits dans le passé, qu'on ne peut énumérer ici – contentons-nous de citer le nom peut-être le plus connu aujourd'hui, celui de Salo Baron. Cependant, il s'en distingue dès le premier coup d'œil par trois aspects : premièrement, sa maniabilité (un seul volume) et son accessibilité : c'est un livre écrit pour le grand public, et non une somme écrasante. Deuxièmement, son architecture : ce n'est pas un récit continu des origines à nos jours mais un ensemble de notices brèves, consacrées à 80 dates de l'histoire juive. Troisièmement, son caractère collectif (environ soixante-dix auteurs l'ont composé), rendu nécessaire par la grande spécialisation du savoir historique aujourd'hui. Du coup, on chercherait en vain une thèse générale dans notre livre : il n'est pas tendu vers l'accomplissement sioniste ou obsédé par la dénonciation de l'antisémitisme, même si, bien sûr, ces deux réalités sont présentes. On ambitionne d'offrir une image nuancée et complexe quoiqu'accessible de ces trois millénaires d'histoire.

Quels sont les différents critères qui ont présidé au choix de ces dates ?

Il a paru évident qu'il fallait maintenir des dates « rendez-vous » (au sens où le lecteur s'attendait légitimement à les trouver, en ouvrant le livre), des dates épochales, qui marquent leur temps : on ne conçoit pas une histoire des Juifs sans une mention

de la destruction du Temple, de l'expulsion d'Espagne ou de la création d'Israël, par exemple. Mais on a voulu aussi faire place à des dates moins attendues ou moins connues qui, pour certaines, sont presque des prétextes : cela à la fois pour le plaisir de la lecture et pour faire place à des pans entiers de l'histoire culturelle, en particulier – une histoire des Juifs ne saurait ignorer le Talmud ou la littérature juive américaine, par exemple. Le livre assume cette discontinuité et permet aussi une lecture en désordre, un « butinage ».

Le livre a pour titre Histoire des Juifs plutôt qu'Histoire du peuple juif. Voyez-vous une cohérence dans l'histoire de ce groupe qui s'étale sur plusieurs millénaires et sur toute la surface du globe ?

Il faut insister sur l'extraordinaire diversité, linguistique et culturelle notamment, mais aussi liturgique, culinaire, et j'en passe, du peuple juif. Toutefois, même en répondant comme historien et non comme Juif ou comme croyant, je vous réponds favorablement : oui, il me semble que l'on aperçoit une cohérence de l'histoire – sans quoi je n'aurais pas cru légitime de publier un tel livre !

Cette cohérence vient, d'abord, de ce que ce peuple s'efforce de préserver sa singularité au sein des nations, dès l'Antiquité. Il se définit à la fois par l'observance de préceptes et par l'idée d'une appartenance commune. Il détient, étudie et transmet des textes : ce patrimoine immatériel est partagé dans la longue durée et débouche sur l'affirmation de valeurs propres (principes moraux universels et maintien de la distinction juive au sein de l'universel). Cette cohérence a pu se trouver renforcée par le rejet dont ce peuple a pu faire l'objet, au sein de sociétés désireuses de plus d'homogénéité : les Juifs ont fait l'expérience d'une mobilité souvent possible et éprouvé le sentiment de vivre dans l'incertitude, en groupe minoritaire dans la société majoritaire – constat évident mais partiellement contredit par les expériences étatiques juives de l'Antiquité et par l'existence de l'État d'Israël aujourd'hui.

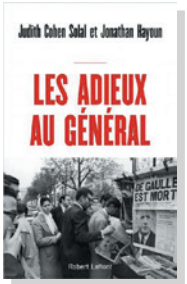
Parmi toutes les périodes abordées, y en a-t-il une que vous appréciez particulièrement ?

Ma qualité d'historien spécialisé dans l'histoire du Moyen Âge, de « médiéviste », m'inclinerait à vous répondre que c'est le Moyen Âge. J'ai d'ailleurs coordonné la partie centrale du livre, sur le Moyen Âge et l'époque moderne (deuxième partie : « Persécutions et enracinement. Du Moyen Âge à l'émancipation »), tandis que Katell Berthelot coordonnait la première partie, sur l'Antiquité (« Le Temple et l'exil. Des origines au VIIe siècle ») et Audrey Kichelewski la troisième, sur l'époque contemporaine (« Émancipations et désastres. De 1791 à nos jours »). Mais si je m'éloigne de mon cher Moyen Âge – en rappelant tout de même au passage que c'est une période moins violente à l'égard des Juifs que ce que l'on le dit souvent et, en tout cas, plus contrastée –, je dois dire que je suis frappé par les espoirs et les progrès considérables qu'on observe entre la fin du XVIIIe siècle et celle du XIXe. Une période favorable, longue d'un siècle, balayée par les drames qui suivent, sans doute, mais dont l'héritage (émancipation, égalité des droits, droit à la sécurité) demeure puissant. ■

Les Vérités du camp d'en face :
Bernard Attali feuilletoniste

Le haut fonctionnaire et chef d'entreprise Bernard Attali publie aux éditions L'Harmattan, un roman d'anticipation qui a également été publié en feuilleton dans *L'Opinion*. Nous sommes en 2023. Une pandémie de virus qui a muté et une grave crise économique génèrent le « mouvement des enragés » dirigé par le jeune Alexis. Ce sont trois autres jeunes gens, Louis, Aude et Karim, qui tiennent l'avenir du « Président », Charles-Henri Salina, ancien grand industriel, dans leurs mains : structuré en huis clos dans la demeure de l'accusé, ce livre resserré et riche en aphorismes (« Vous comprendrez alors que la vraie richesse d'un homme est faite de ses contradictions ») et jeux de mots (« le Diable s'habille en data »), fait le procès du capitalisme et d'une génération.

Bernard Attali, *Les vérités du camp d'en face*, Fauves Eds, 152 p., Sortie le 2 octobre 2020. Y.H.



© AP photo/ Sipa presse

Les Adieux au Général
De Gaulle analysé par Judith Cohen-Solal et Jonathan Hayoun

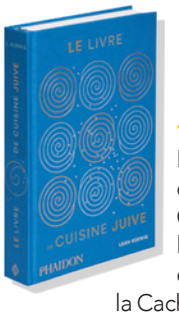
Pour les 50 ans de la mort du Général, la psychanalyste Judith Cohen-Solal et le réalisateur et ancien Président de l'UEJF Jonathan Hayoun, proposent leur analyse de l'héritage gaulliste. Ils démarrent l'enquête le jour de la mort de celui dont on se réclame à droite, comme à gauche. Ils révèlent son testament, analysent les réactions des diverses forces politiques au lendemain de son décès : l'enterrement familial discret , l'hommage ambivalent de François Mitterrand ou bien la Une d'*Hara Kiri* qui titre «Bal tragique à Colombey, 1 mort !». On y découvre également un De Gaulle qui côtoyait les grands auteurs et les gens célèbres de son temps et sa politique étrangère est éclairée par les réactions des leaders internationaux.
Un livre pour prendre du recul sur De Gaulle.

Judith Cohen-Solal et Jonathan Hayoun, *Les Adieux au Général*, Robert Laffont, octobre 2020, 227 p; 19€ Y.H.

Le cinéma israélien : origine et politique
par Moshe Zimerman

Préfacé en français par le réalisateur israélien Nadav Lapid, l'ouvrage de Moshe Zimerman nous présente 70 ans de cinéma israélien comme un espace où l'esthétique et le succès public sont le fruit de luttes de pouvoir. Il commente le cinéma pionnier d'Uri Zohar, s'intéresse à la censure et note l'importance des scènes de commémorations et le sentimentalisme des musiques folkloriques. Il critique les films faussement rebelles comme *Late Summer Blues* de Renen Schorr (1987). Selon lui, seul le documentaire remet en cause les structures du pouvoir, après 1973. Évidemment, nous restons un peu sur notre faim alors que le livre s'arrête en 2000. Amos Gitaï est à peine évoqué, les grands films interrogeant les vétérans de la guerre du Liban (Ari Folman, Joseph Cedar) sont absents, de même que le cinéma intimiste des Elkabetz ou de Tomer Heymann. Mais on attend la suite de cette somme.

Moshe Zimerman, *Le cinéma israélien*, 1948-2000, trad. Christophe Jouanlanne, éditions G3J, septembre 2020. . Y.H.



Le Livre de cuisine juive
La bible de Leah Koenig

Paru aux éditions Phaïdon, *Le Livre de cuisine juive* de Leah Koenig réunit 400 recettes du monde entier. C'est le beau livre idéal pour un aperçu moderne de l'étendue de cet art chez un peuple en diaspora, qui explique en outre les traditions, les fêtes et les rites de la Cacherout. Côté tour du monde, on passe des traditionnels *gefilte fisch* et *bortsch* d'Europe de l'Est aux gâteaux à la rose et au couscous du Nord de l'Afrique, en dégustant au passage le *mafroum* des Juifs libyens, le *guvetch* balkanique, les boulettes de poisson au curry des Juifs d'Afrique du Sud et les *babkas* au chocolat des Juifs du Mexique. La liste est vraiment exhaustive, à la fois respectueuse des savoir-faire et en même temps friande de renouveau avec le beau cadeau des recettes phares de chefs célèbres : Adi Dabour à Melbourne, Florence Kahn à Paris ou Otam Ottolenghi à Londres. Centré sur les produits, avec des recettes claires, ce livre est tout simplement la *bible de la cuisine juive d'aujourd'hui*. **Leah Koenig, *Le Livre de cuisine juive*, 432 p, 100 illustrations couleurs, sortie française chez Phaïdon le 3 septembre 2020, 45 €. Y.H.**

Francis Moïsi et l'énigme du Sefer Torah familial

Après le décès de sa mère Anna en 2011, Francis Moïsi retrouve dans ses affaires un *sefer tora* miniature avec le nom de son arrière-grand-père paternel sur la robe de l'objet. Or rien n'a été dit aux enfants de ces Juifs d'origine roumaine et rescapés de la Shoah sur ce *sefer tora* miniature. Alors que bien peu de familles peuvent se targuer d'avoir en leurs mains un objet aussi précieux, Francis Moïsi s'est lancé avec l'aide de son épouse Monica dans une grande enquête auprès de rabbins comme Stephen Berkowitz, Yann Boissière et Marc-Alain Ouaknin, mais aussi d'historiens et de *sofer* (scribes habilités à l'écriture d'un Séfer Torah). Le livre paru aux éditions du Palio retrace chaque entretien de cette enquête passionnante qui ouvre à la fois sur l'histoire d'une famille, un tour du monde des spécialistes et un vrai partage de savoir sur cet objet singulier et sacré qu'est le *séfer torah*.
Pour en savoir plus sur cet ouvrage une interview de Francis Moïsi par Patrick Hadjadj est disponible sur la chaîne Youtube de JEM.
https://www.youtube.com/watch?v=0pHgOBL6lR4

Francis Moïsi, *L'énigme du Sefer Torah miniature*, Editions du Palio, 190 p., 18 €. - Y.H.

« La transmission en question(s) »
(dir. Michel Gad Wolkowicz)

https://www.inpress.fr/livre/la-transmission-en-questions/

« Ce dont tu hérites de tes pères, acquiers-le pour mieux te l'approprier », écrivait Freud. Les actes du colloque de Schibboleth - Actualités de Freud, qui s'est tenu en mai 2019 pendant trois jours intenses à Tel-Aviv en hommage à Michaël Bar Zvi et Raphaël Draï ont été publiés chez InPress le 9 septembre. Les réflexions des 60 intellectuels réunis autour de cette question sont également à retrouver sur Akadem (https://akadem.org/fiche_organisateur.php?id=10888)

À noter également : les prochaines soirées internationales du groupe de recherche aborderont le deuxième volet des "Figures du mal" du 20 au 27 décembre

Lien zoom

© Carole Bethuel

Au début de l'année prochaine, vous pourrez découvrir l'adaptation française d'*En thérapie*, la série culte imaginée par Hagai Levi et Bir Bergman en Israël, en 2005.

OLIVIER NAKACHE ET ERIC TOLEDANO

Seize pays l'avaient déjà adaptée, dont les Etats-Unis avec *In treatment*. C'est au tour de la France de proposer d'entrer dans l'intimité d'un cabinet de psychanalyse qui se mue en miroir de la société. Secondés par une équipe de réalisateurs (Mathieu Vadepied, Pierre Salvadori et Nicolas Pariser), produits par les Films du Poisson, Olivier Nakache et Eric Toledano ont décidé de transposer la série dans le 11e arrondissement de Paris, juste au lendemain des attentats du 13 novembre 2015.

À partir de janvier sur arte.tv et chaque jeudi à partir du 1er février, vous allez retrouver le psychanalyste Philippe Dayan et ses patients pour 7 semaines de thérapie qui se déroulent à Paris, après les attentats du 13 novembre. C'est Frédéric Pierrot qui incarne le psychanalyste en pleine crise de la cinquantaine et chaque épisode de 25 minutes correspond à une séance de ses patients : Ariane, médecin urgentiste de 33 ans qui a travaillé la nuit du 13 novembre (Mélanie Thierry), Adel, policier qui est entré dans le Bataclan (Reda Kateb), Camille, une jeune nageuse olympique de 16 ans qui s'est cassé les bras en vélo (Céleste Brunnquell), et le couple Léonora et Damien (Clémence Poésy et Pio Marmaï) au sein duquel une grossesse provoque une grande crise. Le vendredi, avant le repos du Shabbat, Dayan voit sa contrôleuse, Esther (Carole Bouquet). Tout se passe autour du divan ou presque, donc, dans un huis-clos haletant, qui fonctionne principalement en champ et contre-champ (plus quelques variations), pour nous tenir en haleine bien plus longuement que les mini-séries habituelles.

C'est la rencontre de Yaël Fogiel, des Films du Poisson, et de Hagaï Lévi qui est à l'origine de cette adaptation. « Je ne comprends pas que BeTipul n'ait pas été adaptée en France et en Allemagne où il y a une grande tradition psychanalytique, alors que 16 autres pays l'ont fait », lui a-t-il confié avant de lui donner carte blanche. Pour Eric Nakache et Olivier Toledano, l'adaptation était importante parce que « la période que nous vivons où les paroles d'experts se succèdent, où beaucoup de gens parlent mais peu écoutent » est une période où ils ont eu envie de « remettre l'écoute et le silence en avant dans un monde bruyant ». Désireux de suivre le chemin ouvert par Hagaï Levi, ils ont également souhaité rester fidèles à eux-mêmes. Pour eux, ouvrir la séance d'analyse au grand public sous la forme d'une série, c'est non seulement « mettre une caméra là où elle peut filmer la façon dont on se construit et on se ment tous », mais aussi ouvrir à tous l'alcôve de la psychanalyse, souvent réservée à une certaine élite.

« ADAPTER LA SÉRIE *EN THÉRAPIE* NOUS A PERMIS DE REMETTRE L'ÉCOUTE ET LE SILENCE EN AVANT DANS UN MONDE BRUYANT »

« Il s'agissait de raconter, comme dans la série, comment un événement extérieur peut faire remonter des tensions intérieures. Nous nous sommes situés précisément au lendemain des attentats du Bataclan, avec l'immense besoin d'écoute et de dialogue que ce traumatisme a suscité », dit Olivier Nakache. Eric Toledano ajoute : « On avait envie de démarrer fort à partir de cette plaie encore ouverte. Réaliser une série de cette ampleur est un saut dans le vide. Là, au moins autant qu'au cinéma, il fallait un premier épisode impactant, pour faire entrer les spectateurs dans le fleuve des 35 épisodes. Tout le monde peut s'identifier parce que chacun est capable de vous dire où il ou elle était le 13 novembre au moment des attentats ». Comme dans le sillage de l'onde de choc de l'événement, donc, et cinq ans après, la réalisation d'*En thérapie* semble répondre à une urgence. La série a été filmée en quatre mois, avec en moyenne vingt-quatre heures pour mettre chaque épisode dans la boîte, très peu de temps pour les acteurs pour apprendre leur rôle. « Encore plus qu'au cinéma, l'expérience de cette série était un travail collectif. Il fallait tout partager : le casting, les choix de transposition du texte à l'image pour créer un dispositif qui soit possible pour tout le monde, sans céder sur les exigences artistiques que nous voulions conserver », explique Mathieu Vadepied, qui a travaillé à la réalisation avec Olivier Nakache et Eric Toledano.Quant aux acteurs, c'est une grande joie de les suivre, car la brièveté d'un épisode nous permet de les voir littéralement endosser leurs personnages, avec une mention spéciale à Carole Bouquet que nous sommes heureux de retrouver en psy sage, et à la jeune Céleste Brunnquell qui crève le (petit) écran. Une performance de groupe révélatrice de nos démons à tous, à découvrir sur Arte, avant ou après avoir vu la version israélienne de la série. ■

En intégralité sur ARTE.TV fin janvier 2021/ Sur ARTE le jeudi à 20h55 à partir de début février

CARNET CULTURE

EXPOSITION

La collection Cligman entre à l'Abbaye de Fontevraud

Christophe Batard © agence 2BDM

Le Musée d'Art moderne de Fontevraud - Collections nationales Martine et Léon Cligman devrait ouvrir ce mois de décembre dans le bâtiment de la Fannerie, réhabilité par Christophe Batard, Architecte en chef des Monuments Historiques (agence 2BDM). Le fonds du musée est constitué de la donation d'une grande partie des collections personnelles de Martine et Léon Cligman. Elle est riche de 900 œuvres, placées sous le commissariat de Dominique Gagneux, directrice du Musée, selon une scénographie signée Constance Guisset (agence Constance Guisset Studio). Située aux confins de l'Anjou, de la Touraine et du Poitou, l'Abbaye de Fontevraud date de 1100 et c'est là qu'Aliénor d'Aquitaine a passé ses dernières années. Né à Tighina (aujourd'hui en Moldavie) en 1920, Léon Cligman étudie en France, entre en Résistance dans la région de l'Indre, où il développera des usines textiles à Issoudun, ville dont il deviendra maire un temps. Son groupe, Idreco, devient l'un des plus grands groupes de l'industrie textile. Sa femme Martine est artiste.

https://urlz.fr/eqqo

Première rétrospective Assaf Shoshan au Musée Juif de Belgique

Moti © Assaf Shosan

L'exposition consacrée au photographe et vidéaste Assaf Shoshan a débuté le 7 octobre à Bruxelles ; après une interruption pendant le confinement, elle est/sera de retour jusqu'au 21 février au Musée Juif de Belgique. C'est la première rétrospective consacrée au travail de cet artiste passé par l'école des Beaux-Arts Bezalel et qui vit et travaille entre Paris et Tel Aviv. Son travail est ancré dans le présent : « *J'ai grandi dans un village du Sinaï qui n'existe plus. Dans mon travail, j'essaie de questionner l'étrange situation politique et la vie quotidienne des habitants d'une société au bord du gouffre* », déclare-t-il. Né en 1973 à Jérusalem, Assaf Shoshan est établi depuis longtemps à Paris mais garde un ancrage à Tel Aviv : en parallèle à son travail sur les demandeurs d'asile africains qui arrivent au cœur de l'Europe, cette distance lui permet de poser un regard neuf sur son pays et de réexaminer sa propre histoire. Ses œuvres ont été exposées en France (Centre Pompidou, 2016), en Italie (résidence à la Villa Médicis 2014) et en Israël (Dana Gallery, 2012).

https://urlz.fr/eqqB

CINÉMA

Ecran Médecin de Nuit
d'Elie Wajman

On avait été ému par Vincent Macaigne en médecin juif de la Croix Rouge dans le film d'Anne Fontaine *Les innocentes* (2016). Il rempile avec la blouse blanche pour Elie Wajman, le réalisateur de *Aliyah* et des *Anarchistes*. C'est aux côtés de Sara Giraudeau que le comédien incarne un personnage mi-ange, mi-démon, qui scrute la nuit parisienne et ses addictions et oscille, un peu comme un personnage de Bashevis Singer, entre sa femme et sa maîtresse. Un film noir, à la mise en scène saluée qui fait partie de la sélection officielle du Festival de Cannes et a donc son "label 2020".

CHARLIE ZRIHEN, LE FONDATEUR DU FESTIVAL DU FILM ISRAÉLIEN DE PARIS, NOUS A QUITTÉS

DR

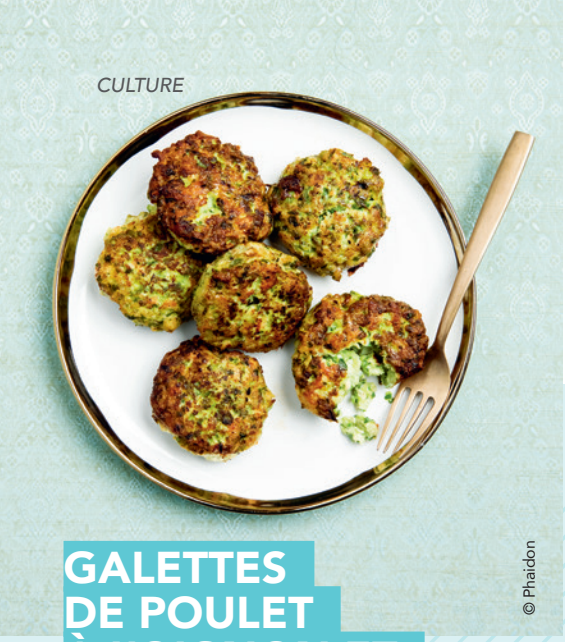
Charles Zrihen, dit "Charly", nous a quittés au mois de septembre 2020, laissant derrière lui son épouse et ses deux filles. Ce spécialiste du cinéma israélien est revenu de New-York, où il collaborait avec la presse culturelle (Rolling Stone, Rock & Folk), avec l'idée de créer un Festival du film israélien à Paris. Incontournable, ce dernier en est à sa 20ème édition. La première a eu lieu au lendemain des attentats du 11 septembre et Charly s'en est occupé, au Cinéma des cinéastes et aux 7 Parnassiens, jusqu'en 2017, où il s'est retiré pour des raisons de santé. C'est par le biais de ce festival, toujours très pointu et très attendu, que nous avons eu accès à de nombreux cinéastes, films et aussi séries, venus d'Israël à Paris. Il a également permis des rencontres professionnelles entre producteurs, scénaristes, diffuseurs français et israéliens. Nous avons beaucoup pensé à lui lors de l'édition 2020 du Festival, qui a finalement eu lieu en ligne du 25 au 29 novembre, sur la plateforme de la 25e heure.

SCÈNE

Notre histoire,
pièce pour un séfarade,
une ashkénaze
et deux intelligences artificielles

Autobiographique et comique, la pièce *Notre Histoire pour deux acteurs et deux Intelligences Artificielles* met en scène un couple de Juifs que leur fille de dix ans interroge sur leur mémoire. En 1h20, Stéphane Schoukroun et Jana Klein interrogent avec humour et sans faux-semblants la question de l'antisémitisme. Tendre, analytique et touchante, la pièce devait se donner au mois de novembre et aura finalement lieu, nous l'espérons, du 31 mars au 11 avril 2021 au Montfort Théâtre, 106 rue de Brancion 75015.

https://urlz.fr/eqrz



© Phaidon

GALETTES DE POULET À L'OIGNON ET AU GINGEMBRE

J'ai choisi une recette qui vient de la communauté juive de Calcutta et n'est pas spécifique de 'Hanouka mais parfaite pour la fête des lumières. On déguste ces galettes moelleuses et épicées, appelées arook tahine, en encas ou comme hors-d'œuvre avant le dîner. Elles sont à base de poulet, mais on les réalise aussi avec des filets de poisson ferme en quantité égale. Quoi qu'il en soit, les herbes fraîches et les oignons nouveaux leur donnent une belle teinte verte. C'est très goûteux et lumineux, même si c'est frit.

Préparation : 20 mn, plus temps de refroidissement.
Cuisson : 40 mn

INGRÉDIENTS Pour 4 à 6 personnes

- 1 botte d'oignons nouveaux, blanc et vert hachés
- 1 piment Jalapeño épépiné et haché (ou tout type de piment moyennement fort)
- 1 morceau de 2,5 cm de gingembre frais, pelé et haché
- 20 g de coriandre ou de persil plat ciselé
- 450 g de blancs de poulet ou de filets de poisson ferme sans la peau, hachés
- 30 g de farine tous usages
- 2 œufs
- 11/2 cuil. à café de gros sel
- Huile végétale, pour la cuisson

PRÉPARATION

Mettre les oignons nouveaux, le piment, le gingembre et la coriandre dans le bol d'un robot ménager, puis hacher très finement le tout. Ajouter le poulet, la farine, les œufs et le sel, puis mixer jusqu'à l'obtention d'une pâte ayant la consistance d'une pâte à crêpes épaisse.

La verser dans un saladier et placer 1 heure à couvert au réfrigérateur.

Chemiser une grande assiette de papier absorbant. Dans une poêle, verser l'huile sur 6 mm de haut et la chauffer à feu moyen.

Y verser 4 ou 5 portions de pâte de 60 g chacune, puis les aplatir et les étaler en disques.

Cuire les galettes 8 minutes, en les retournant une fois, jusqu'à ce qu'elles soient dorées de chaque côté et cuites à cœur. Si nécessaire, rajouter de l'huile en cours de cuisson.

Égoutter les galettes sur du papier absorbant, puis poursuivre ainsi jusqu'à épuisement de la pâte. Servir bien chaud.

Auteure de six livres sur la cuisine juive dont le très beau livre ***LE LIVRE DE CUISINE JUIVE***, paru cet automne chez Phaidon en Français avec 400 recettes du monde entier, Leah Koenig vit à Broolyn, publie ses recettes dans les pages prestigieuses du New York Times, New York Magazine, - Wall Street Journal, Washington Post, Epicurious, ou Tablet, et organiser des ateliers et des séances de dégustation dans le monde entier.
Elle répond à nos questions et nous livre sa recette de 'Hanouka.

LEAH KOENIG

PROPOS RECUEILLIS PAR **YAËL HIRSCH**

POUVEZ-VOUS NOUS PARLER D'UNE RECETTE DE VOTRE ENFANCE QUI SUSCITÉ VOTRE VOCATION ?

Pour être franche, je n'étais pas particulièrement intéressé par la cuisine, enfant, mais ma mère était une cuisinière merveilleuse et la maison débordait de mets délicieux. C'était encore plus vrai pendant les fêtes juives, quand elle préparait des plats traditionnels ashkénazes pour nous apprendre, avec mon frère, notre héritage. Sa juteuse brisket avait une saveur incroyable, ses latkes étaient de la dentelle, tendres au centre et croustillants sur les bords; et la sauce au pommes rosée qui allait avec avait un parfum acidulé et sucré. Mon intérêt s'est développé quand je suis allée à l'université mais il n'y a pas de doute : ma mère a joué un grand rôle dans ma future carrière d'auteure de cuisine juive.

COMMENT DÉFINISSEZ-VOUS "LA CUISINE JUIVE" ?

C'est à la fois simple et difficile à définir ! Comment définir une cuisine qui n'a pas de frontières géographiques claires. Les juifs ont cuisiné et vécu partout dans le monde, donc la cuisine juive est mondiale dans son essence. Pour moi la cuisine juive recouvre la nourriture qui a acquis un sens religieux, culturel ou familial pour les communautés juives qui l'ont préparée. Donc souvent les plats sont "juifs et...", russes, marocains... C'est cet aspect mondial qui rend la cuisine juive fascinante !

VOTRE LIVRE MET EN AVANT LA TRADITION, MAIS AUSSI LA CRÉATIVITÉ DE LA CUISINE JUIVE ...

On dit parfois que la cuisine juive est très traditionnelle, qu'elle est restée la même à travers les siècles et les générations. Ce n'est pas vrai.
A mesure que les juifs se déplacent, ce que nous avons fait tout au long de notre histoire, la nourriture que nous emmenons avec nous dans nos nouveaux foyers évolue. Des plats traditionnels faits avec les ingrédients locaux prennent un parfum du cru.
En tant que trentenaire juive-américaine, ma cuisine juive va refléter également les autres facettes de mon héritage. Ce sens de l'«experimentation» a toujours fait partie de la cuisine juive.

CAHIER TEN-DANCE

YAËL HIRSCH ET YAËL MREJEN

UNE ÉPICE ?

J'adore jouer avec la diversité des épices de la cuisine juive, mais comme ashkénaze, j'ai un faible pour l'aneth et les graines de pavot. Elles sont au cœur de la cuisine d'Europe de l'est et les ajouter à un plat lui confèrent tout de suite un "goût juif" pour moi.

VOUS NE PASSEREZ PAS L'HIVER SANS ...

Une sélection pour une année 2021 infusée par la lumière de la renaissance.

RAVIVER LE VERRE ...

Experte du Verre, Vanessa Mitrani propose un design généreux et atypique. Ses créations sont uniques et marchent par collection.

Vase Fishdanse - 408 €

shop.vanessamitrani.com

GARDER LES PIEDS AU CHAUD : STAMPD X UGG®

Les chaussons australiens UGG® signent une mini collab' avec Chris Stamp. Né à Aspen Colorado le designer signe des après-skis minimalistes qui permettent de traverser toutes les météos.

ugg.com/stampd

REVISER SES CLASSIQUES ...

Plutôt que C'est décidé on cesse de binger les séries, après deux confinements, l'on a envie de redécouvrir ses classiques. La Cinetek propose aux réalisateurs français et internationaux d'aujourd'hui de réaliser leurs playlists.

La Cinetek - 10 films pour 2,99 €/mois

www.lacinetek.com/fr

SE POMPONNER VIRTUELLEMENT ...

L'Oréal lance sa gamme de maquillage virtuel, avec des filtres imaginés par la make-up artist Val Garland et une technologie développée par l'agence Virtue. Ce matin, vous serez la plus belle pour télétravailler.

loreal-paris.co.uk/signature-faces

SE FAÇONNER UN STYLE « DE TOUJOURS »...

Un coupe-vent mais K-Way, des ballerines mais Repetto, une marinière mais de la Marine Nationale... De Toujours va chercher à la source les pièces indémodables.

De Toujours, de 12 à 1500 €

A commander en ligne

www.detoujours.com/fr

COMMANDER DUCASSE SUR UBEREATS

Après avoir développé « Ducasse Chez moi » pendant le premier confinement, le chef trois fois triplement étoilé a sauté le pas avec Ubereats.

Tous les jours, menu midi et soir.

Encore une fois, même si, en France, certaines activités ont repris et d'autres vont reprendre à partir du 15 décembre, à l'heure de notre parution, une grande incertitude règne sur ce que la situation sanitaire va nous permettre de vivre "en live". Nous présentons donc dans ce carnet des activités JEM de 'Hanouka ce qui doit avoir lieu au premier trimestre 2020, en numérique et en physique – dans le respect absolu des contraintes sanitaires et si cela est possible. Vous l'avez remarqué, JEM ne cesse de proposer à tous des activités de plus en plus riches et diverses en ligne... Merci d'y répondre avec autant d'enthousiasme et en nombre !

Restez connecté sur **notre site :**
judaismeenmouvement.org

Notre page facebook :
facebook.com/judaismeenmouvement

et **notre newsletter :**
copernic.paris/subscription
pour être informés en temps réel de nos activités, religieuses, culturelles ou sociales et de leurs aménagements.

LE CAHIER DE L'ÉGALITÉ JEM

EST SORTI

Fruit de la Nuit d'étude JEM du 28 mai dernier organisée par Fabienne Sabban et suivie par 700 familles, le Carnet de l'égalité rassemble des études qui interrogent l'égalité devant la loi juive. Après l'introduction de Fabienne Sabban, aux côtés des havroutot de nos cinq rabbins, Yann Boissière, Floriane Chinsky, Jonas Jacquelin, Philippe Haddad et Delphine Horvilleur, vous trouverez les essais de Roger-Pol Droit, Dominique Schnapper, François Rachline, Marc-Alain Ouaknin, Milo Lévy-Bruhl, Daniella Pinkstein et Mira Niculescu. Vous y découvrirez un questionnement intense sur l'égalité devant la loi juive, mais aussi devant la loi républicaine, l'importance de ne pas tout égaliser pour tenir compte de la singularité de chacun. Et dans la pure tradition de la Nuit de Chavouot, vous serez invités à réfléchir sur la figure de Ruth, figure de femme forte, figure d'universalisme et d'ouverture. Célébration ouverte de la réflexion et de l'étude, ce carnet est la première publication de JEM Savoir.
À découvrir ici
https://judaismeenmouvement.org/wp-content/uploads/2020/11/CahierEgalite-Version-def-nume%CC%81rique.pdf

LA SAISON DES CONCERTS JEM COMMENCE ENFIN EN 2021

Si les conditions sanitaires le permettent bien sûr, voici les **trois premiers concerts programmés par Bruno Fraitag à JEM Copernic**.

- Le premier concert de la saison sera le récital clarinette-piano avec Philippe Berrod et Eloïse Bella Kohn, prévu initialement en mars 2020. **Il se tiendra le 24 janvier**.
  Tarif : 25/30€
- Le récital de Sofia Falkovitch se tiendra comme prévu le **10 février**. Elle sera accompagnée par l'organiste Raphaël Tambyeff.
  Tarif 25/30€
- Le bébé concert juif orchestré par Talila aura lieu **dimanche 7 mars 2021**. Il sera associé à Pourim.
  Tarif : 20 € pour les parents, 10 € pour les enfants

JEM LANCE SA SCÈNE D'HUMOUR !

Les Catskills, sont un lieu de villégiature près de New-York, où Dirty Dancing a été tourné et où les grands humoristes américains se sont faits connaître. C'est sous ce nom que JEM lance sa scène de stand-up.

Vous pensez comme nous que c'est le rire qui nous permettra de tenir dans cette période difficile ! Rejoignez la page Facebook du Catskills Comedy Club https://www.facebook.com/Catskills-Comedy-by-JEM-103925578210256

Vous avez envie de vous lancer ? Envoyez-nous une vidéo de 1 à 5 minutes en format paysage, à l'adresse catskills@judaismeenmouvement.org. Nous diffuserons nos préférées sur les réseaux sociaux. Les favoris du public participeront à une scène ouverte *in real life* début 2021, après avoir reçu un coaching personnalisé. Et les meilleurs monteront sur scène avec des grands noms du stand-up français au mois de juin !

LAMARTINE

OUVERTURE 7 JOURS SUR 7
DE 10H À 19H JUSQU'AU 24 DÉCEMBRE 2020

WWW.LAMARTINE.FR

COMMANDE SELON VOTRE CHOIX - En ligne sur notre site **www.lamartine.fr** - Par téléphone au **01 47 27 31 31** - Par mail à **commande@lamartine.fr** .
RETRAIT EN MAGASIN - Toute commande passée jusqu'à 15h30 sera disponible le jour-même, *sous réserve des stocks*.
LIVRAISON À DOMICILE - SANS CONTACT - Nous livrons Paris et la région parisienne, 5€ de frais de livraison sans minimum de commande en choisissant « livraison par coursier ».

LAMARTINE PARIS 16
118 rue de la Pompe - 75116 Paris. Tél. 01 47 27 31 31 - lamartine@lamartine.fr
Du lundi au samedi de 10h30 à 19h00

LES ATELIERS DU PÔLE CULTURE SONT À SUIVRE EN VISIOCONFÉRENCE

JEM propose tout au long de l'année, de nombreuses activités culturelles régulières, récurrentes, appelées ATELIERS. Citons :

- Les trois Chorales JEM, le Chœur Shira véSimha de Beaugrenelle, l'ensemble Choral de Copernic, et la chorale Voci Copernic,
- des ateliers comme Bien être en mouvement, le Krav-maga, les Randonnées (aux beaux jours), le Yoga,
- d'autres ateliers comme le Bridge, la Calligraphie, le Chant (enseignement), la Photo, le Théâtre
- des ateliers de création de lien social, comme les Rdvs du lundi et Beineinou (entre nous)
- des visites de site, de musée, des expositions et webinaires, et nouveauté à partir de Janvier, un atelier sur l'histoire de l'architecture Juive.

Mais compte tenu de la crise sanitaire et de ses conséquences en termes de confinement, de contraintes de déplacement, beaucoup d'ateliers ont leur activité suspendue. Cependant certains ateliers fonctionnent quasi-normalement en mode Visio-conférence (ou « ZOOM »). Il s'agit des ateliers suivants :

Deposit photos

LES RENDEZ-VOUS DU LUNDI

- Pour créer et développer du lien social, de 14h30 à 16h30, les «RDV du LUNDI» proposent des réunions virtuelles autour d'un intervenant sur des thèmes variés.

  Renseignements et tarifs :
  modiglianiemilie@gmail.com

- Et chaque dimanche de 15h30 à 17h30, **«BEINEINOU» propose des échanges en distanciel**

  Renseignements et tarifs :
  florence.caressa@gmail.com

BRIDGE ET CLUB PHOTO

Les mardis et éventuellement d'autres jours de 14h30 à 17h00, les parties libres de bridge sont en visioconférence et gratuites pour développer concentration, réflexion et amitiés

Renseignements :
j.doljansky@judaismeenmouvement.org

Vision et apprentissage sont aussi de mise pour Le Club Photo ouvert aux amateurs de tous niveaux. Avec le coronavirus, les sorties de terrain sont suspendues, mais l'analyse des photos par Karin LANSEN, professeure et photographe professionnelle, se poursuit en distanciel, un jeudi par mois.

Renseignements et tarifs :
photos@judaismeenmouvement.org

BIEN-ÊTRE EN MOUVEMENT

Enfin, pour un corps et un esprit sains, les mercredis de 19h à 21h, «BIEN-ÊTRE en MOUVEMENT» met en œuvre des techniques de respiration, de gestuelle, inspirées du kung-fu, du tai chi et du chi gong pour vous faire du bien, même en visioconférence.

Renseignements et tarifs : veronika_30@hotmail.fr

Les cours de **Hatah Yoga** de Camille se poursuivent sur sa chaîne Youtube et sur Twitch. Trois fois par semaine, **ils sont gratuits.**

Renseignements : hello@camsyoga.fr.

Inscription : https://www.camsyoga.fr/live-gratuit/S.

Deposit photos

LA JOURNÉE DE LA CULTURE ET DU LIVRE JUIFS

EST À RETROUVER SUR LE SITE YOUTUBE DE JEM

Vous étiez plus de 800 familles à vous être inscrites à la Journée JEM de la Culture et du Livre Juifs du 29 novembre dernier. Même si la vidéo ne remplace pas le papier, le stylo, l'encre et surtout la signature et la présence des auteurs, vous pouvez retrouver tous nos coups de cœur interviewés sur la chaîne Youtube de JEM. Et également revoir la conférence sur l'écrivain autrichien Stefan Zweig, où se sont relayés trois grandes figures : Laurent Seksik, auteur des *Derniers jours de Stefan Zweig*, également spécialiste du *Monde d'hier* qu'il a porté à la scène et commenté, Michel Magniez, universitaire, chercheur et traducteur de Zweig, notamment de son *Cicéron*, et le rabbin Delphine Horvilleur, qui a proposé une étude talmudique du *Joueur d'Échecs*. L'acteur Stéphane Freiss a fait entendre les textes de Zweig lors d'un après-midi d'échanges virtuels pleins d'émotion et qui a donné envie à bien des spectateurs d'aller relire *Lettre d'une inconnue*, *Le monde d'hier*, *Le Joueur d'Échecs*, « *L'échec de Wilson* » ou le *Cicéron*.

https://youtu.be/VRJXIgUqQFI

Si vous commandez les livres coups de cœur de cette Journée chez Lamartine, notre partenaire reverse 10% des ventes à JEM. Pour qu'ils puissent comptabiliser les achats, il faut préciser «JEM» dans la zone de correspondance. Ainsi vous pouvez lire, offrir et contribuer au développement de JEM.

ADIEU À CLAUDE VIGÉE

Texte de Daniella Pinkstein

© Alfred Dott

Le poète décédé le 20 octobre 2020 aurait eu 100 ans en janvier 2021. Pour célébrer ce centenaire, un hommage lui a été dédié le 29 novembre à l'Institut Elie Wiesel, à Paris. Claude Vigée est l'un des plus grands poètes français, l'un des derniers grands poètes européens, de cette Europe de jadis, et certainement l'un des poètes juifs les plus inédits. Ses œuvres, pléthoriques, plus d'une cinquantaine d'ouvrages, couvrent un spectre de pensée incommensurable.

Trop vite classé parmi les poètes « juifs » ou « alsaciens », il ne fut jamais vraiment considéré à la hauteur de son immense contribution au monde à la fois de la poésie, du langage, de la pensée occidentale, de l'essence du judaïsme, et *last but not least*, d'une réflexion incomparable sur l'humanité de demain.

L'Institut Elie Wiesel, Institut français dédié entièrement aux Études supérieures de toutes les disciplines juives, de la culture à l'étude des Textes, aux mouvements religieux, traversant tous les domaines interdisciplinaires que l'histoire juive recouvre, ne pouvait manquer de célébrer un si grand poète. L'hommage fut conçu et organisé par Daniella Pinkstein.

Pour revoir cette journée d'hommage, rendez-vous sur la chaîne Youtube de l'ECUJE.

https://www.ecuje.fr/hommage-a-claude-vigee/

CARNET JEM

© Depositphotos

BENÉ-MITSVA

SEPTEMBRE 2020

- Benjamin CHEMOUNY
- Raphaël BOUBLIL
- Andrea BENNAIM
- Tal ZABLOCKI
- Zacharie SZUMERAJ
- Joshua MELKA
- Ethan SUISSA
- Joseph SCHMIERER
- Rivka PELISSE - ISRAËL
- Ethan BOKOBZA

OCTOBRE 2020

- Zion NAVIER
- Eléora CARDOSO
- Lilia BISMUTH
- Simon ZARKA
- Andrea et Solal SCIALOM
- Gabriel CHAOUAT
- Eliott TCHÉNIO
- Rachel BERNARD
- Samuel COPIN-GROSSI
- Solal LUCAS
- Sarah CHERKI
- Ethan SIBONY
- Arielle CALVO
- Hannah ISRAEL
- Nathan HAYAT
- Raphaël LEVY
- Ary SITBON
- Louis YAICH
- Louis LASRY
- Joseph DROZDZYNSKI

NOVEMBRE 2020

- Elias ALBOU
- Gabriel ASSOULINE
- Annaëlle BRIS
- Noémie HAYOUN
- Aurore KACHKACH
- Pénélope MEDINA
- Benjamin MEYERS
- Ari TAHAR
- Macéo TEBOUL
- Jenaï VATURI
- Ruben ZAGOURY

DÉCEMBRE 2020

- Salomé GUETTA
- Emmanuelle ZAGURY
- Raphaël MAAREK
- Simon ET Salomé WEIL
- Camille NIZARD
- Gina CAVILLE
- Joseph REIN
- Joseph SERVAT-GUEDJ
- Shana et Eden CHAIMOVITCH
- Stanley ACHOUCH

MANO SIRI

Les trois filles de Mano, Judith, Leah, Milena, et tous les membres des Marx Sisters, ont la tristesse de vous faire part du décès de Mano Siri, survenu brutalement le jeudi 19 novembre, à l'âge de 61 ans. Touche-à-tout, elle a été professeur de philosophie, scénariste, photographe, journaliste, auteur, et fondatrice du groupe les Marx Sisters, musicienne et manager. C'est une femme qui ne s'arrêtait jamais, militait contre toutes les injustices avec une profonde empathie. Elle ne croyait pas en la vieillesse de l'esprit, aussi 1000 projets l'habitaient et elle ne s'arrêtait jamais d'apprendre. **Mano Siri** nous a quittés comme ça, sans prévenir. Elle s'en est allée vers des mondes inconnus. Sa vitalité, son énergie, son panache, son franc-parler et son rire communicatif font place à un grand vide. Elle laisse derrière elle ses projets, ses élèves, ses amis, sa famille élargie, et ses enfants. C'est l'amour qui la faisait vibrer, c'est ce même amour que l'on veut transmettre en lui rendant hommage.

DÉCÈS

- Odette KURZ
- Danielle LABOURDETTE
- David LIVESCAULT
- Siméon LASRY
- Pierre SADOK
- Jean HERMELIN
- Henry Aaron MARTIN
- Arlette ASSA LICHTENSTEIN
- Mano SIRI
- Gérald David PARDO
- Liselotte FUNCK-BRENTANO
- Aline GOUETTA
- Philippe DANIEL
- Jean-Marc KAROUBI
- Sophie KAINIG
- Odette DOUEK
- Simone COHEN LEON
- Colette LEVY
- Victoria ABOUAF

FÊTES

'HANOUKA

- **Allumage de la 1ère bougie de 'HANOUKA :** jeudi 10 décembre 2020
- **Allumage, confection de beignets et chants de 'HANOUKA, événement organisé sur Zoom par Arzenou France :** dimanche 12 décembre à 17 h 30
- **8ème bougie :** jeudi 17 décembre 2020

TOU BICHVAT

- Jeudi 28 janvier 2021

JEÛNE D'ESTHER

- Jeudi 25 février 2021

POURIM

- Vendredi 26 février 2021

PESSAH

- **1er seder :** samedi 27 mars